



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

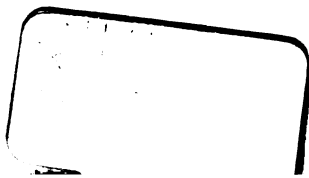
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

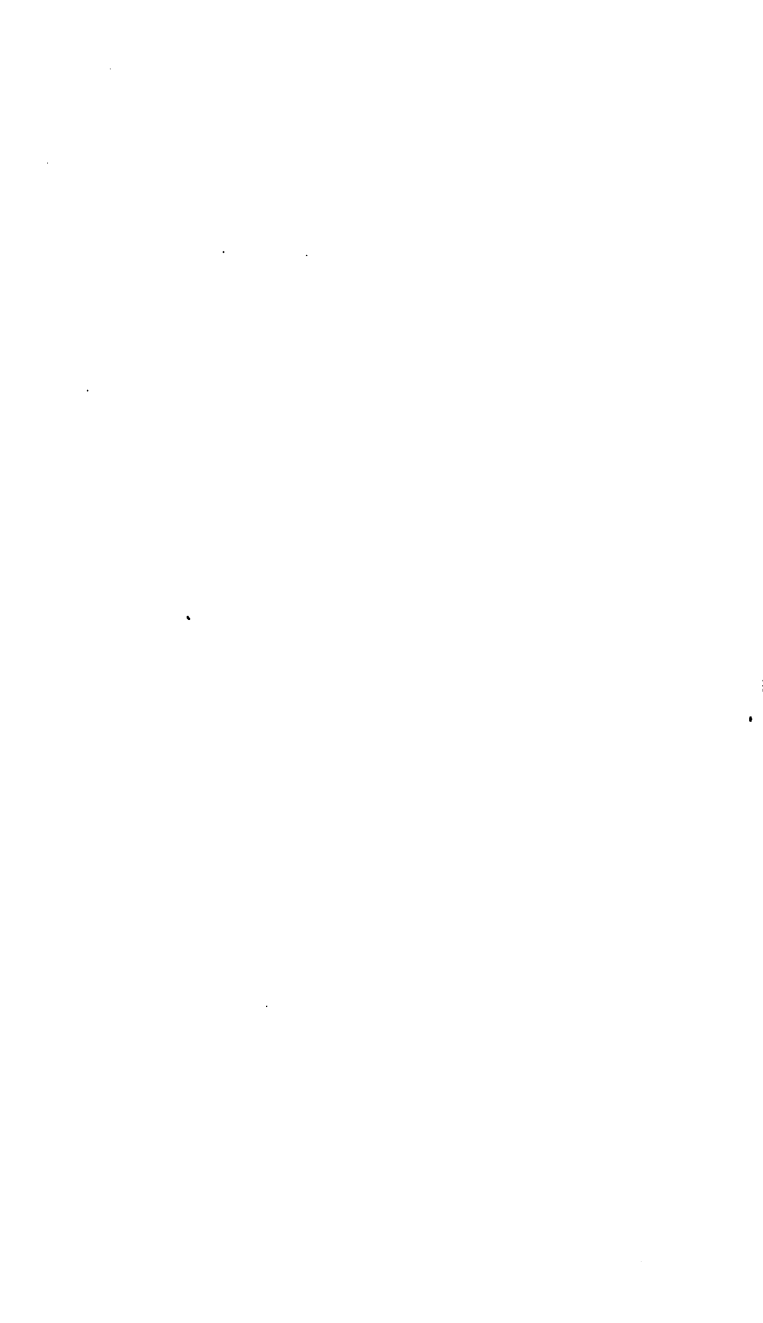




VOL. IV. III. B. 902







CINQ-MARS.

IV.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

CINQ-MARS,

OU

UNE CONJURATION

SOUS LOUIS XIII;

PAR LE COMTE

ALFRED DE VIGNY.

Quatrième édition,

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE ET DE NOTES.

TOME QUATRIÈME.



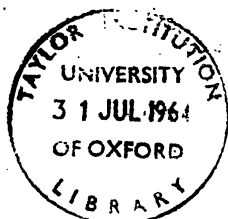
PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX,

AUX SAINTS-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1829.



CINQ-MARS.

CHAPITRE XXI.



Le confessionnal.

C'est pour vous, beauté fatale, que je viens
dans ce lieu terrible!

LEWIS, *le Moins.*

Ce sacrilège vœu tu n'as pu le former.

ALEX. GUIRAUD.

C'est le dernier fantôme offert à leur amour.

ANCHLOT, *Étroim.*

C'était le lendemain de l'assemblée
qui avoit eu lieu chez Marion de

Lorme. Une neige épaisse couvroit les toits de Paris, et fondoit dans ses rues et dans ses larges ruisseaux, où elle s'élevoit en monceaux grisâtres, sillonnés par les roues de quelques chariots.

Il étoit huit heures du soir, et la nuit étoit sombre; la ville du tumulte étoit silencieuse à cause de l'épais tapis que l'hiver y avoit jeté. Il empêchoit d'entendre le bruit des roues sur la pierre et celui des pas du cheval ou de l'homme. Dans une rue étroite, qui serpente autour de la vieille église de Saint-Éustache, un homme, enveloppé dans son manteau, se promenoit lentement, et cherchoit à distinguer si rien ne paroissoit au détour de la place; souvent il s'asseyoit sur l'une des bornes de l'église, se mettant à l'abri de la fonte des neiges sous ces statues horizontales de saints qui sortent du toit de ce temple, et s'allongent presque de

toute la largeur de la ruelle, comme des oiseaux de proie, qui, prêts à s'abattre, ont repleyé leurs ailes. Souvent ce vieillard, ouvrant son manteau, frappoit ses bras contre sa poitrine, en les croisant et les étendant rapidement pour se réchauffer, ou bien souffloit dans ses doigts, que garantissoient mal du froid une paire de gants de buffle montant jusqu'au coude. Enfin, il aperçut une petite ombre qui se détachoit sur la neige et se glissoit contre la muraille.

— Ah! Santa Maria! quels vilains pays que ceux du Nord! dit une petite voix en tremblant. Ah! le *duzé di Mantone!* que ze voudrois y être encore, mon vieux Grandchamp!

— Allons! allons, ne parlez pas si haut, répondit brusquement le vieux domestique; les murs de Paris ont des oreilles de cardinal, et surtout les égli-

ses. Votre maîtresse est-elle entrée? mon maître l'attendoit à la porte.

— Oui, oui, elle est entrée dans l'église.

— Taisez-vous, dit Grandchamp, le son de l'horloge est fêlé, c'est mauvais signe.

— Cette horloge a sonné l'heure d'un rendez-vous.

— Pour moi elle sonne une agonie. Mais taisez-vous, Laura, voici trois manteaux qui passent.

Ils laissèrent passer trois hommes. Grandchamp les suivit, s'assura du chemin qu'ils prenoient, et revint s'asseoir ; il soupira profondément.

— La neige est froide, Laura, et je suis vieux. M. le Grand auroit bien pu choisir un autre de ses gens pour rester en sentinelle comme je fais, pendant qu'il fait l'amour. C'est bon pour vous de porter des poulets, et des pe-

tits rubans, et des portraits et autres fariboles pareilles ; pour moi, on devroit me traiter avec plus de considération, et Monsieur le maréchal n'auroit pas fait cela. Les vieux domestiques font respecter une maison.

— Votre maître est-il arrivé depuis long-temps, *caro amico* ?

— Eh ! *Cara ! caro !* laissez-moi tranquille. Il y avoit une heure que nous gelions quand vous êtes arrivées toutes les deux ; j'aurois eu le temps de fumer trois pipes turques. Faites votre affaire, et allez voir aux autres entrées de l'église s'il rôde quelqu'un de suspect ; puisqu'il n'y a que deux vedettes, il faut qu'elles battent le champ.

— Ah ! *Signor Jesu !* n'avoir personne à qui dire une parole amicale quand il fait si froid ! Et ma pauvre maîtresse ! venir à pied depuis l'hôtel

de Nevers. Ah! *Amore!* qui regna amore!

— Allons, Italienne, fais volte-face, te dis-je; que je ne t'entende plus avec ta langue de musique.

— Ah! Jésus! la grosse voix, cher Grandchamp, vous étiez bien plus aimable à Chaumont, dans la *Turena*, quand vous me parliez de *mtei occhi noirs*.

— Tais-toi, bavarde; encore une fois, ton italien n'est bon qu'aux baladins et aux danseurs de corde, pour amuser les chiens savans.

— Ah! *Italia mia!* Grandchamp; écoutez-moi, et vous entendrez le langage de la divinité. Si vous étiez un galant *uomo*, comme celui qui a fait oéci pour une Laura comme moi...

Et elle se mit à chanter à demi-voix :

Lieti fiori e felici, e ben nate erbe

LE CONFESSIOMNAL.

Ma Madona, pensando premier sole;
Piggia, ch'esculti sue dolci parole
E del bel piede alcun vestigio serbe (1).

Le vieux soldat étoit peu accoutumé à la voix d'une jeune fille, et, en général, lorsqu'une femme lui parloit, le ton qu'il prenoit en répondant étoit toujours flottant entre une politesse gauche et la mauvaise humeur. Cependant, cette fois, en faveur de la chanson italienne, il sembla s'attendrir, et retroussa sa moustache, ce qui étoit chez lui un signe d'embarras et de détresse; il fit entendre même un bruit rauque, assez semblable au rire, et dit :

— C'est assez gentil, mordieu! cela me rappelle le siège de Casal; mais

- (1) Rive où Laure égaroit ses pas et ses pensées,
Qui de sa voix touchante écoutois les accens;
Fleurs qui de vos parfums lui présentiez l'encens,
Que ses pieds délicats ont doucement pressés.

PÉTRARQUE, trad. de Saint-Genis.

tais-toi, petite ; je n'ai pas encore entendu venir l'abbé Quillet ; cela m'inquiète ; il faut qu'il soit arrivé avant nos deux jeunes gens ; et depuis longtemps...

Laura, qui avoit peur d'être envoyée seule sur la place de Saint-Eustache, lui dit qu'elle étoit bien sûre que l'abbé étoit entré tout à l'heure, et continua :

*Ombrose selve, ove percote il sole
Che vi fa co' suoi raggi alte e superbe.*

— Hon ! dit en grommelant le bonhomme, j'ai les pieds dans la neige et une gouttière dans l'oreille, j'ai le froid sur la tête et la mort dans le cœur, et tu ne me chantes que des violettes, du soleil, des herbes et de l'amour : tais-toi.

Et s'enfonçant davantage sous l'ogive du temple, il laissa tomber sa vieille

tête et ses cheveux blanchis sur ses deux mains, pensif et immobile. Laura n'osa plus lui parler.

Mais pendant que sa femme de chambre étoit allée trouver Grandchamp, la jeune et tremblante Marie avoit poussé d'une main timide la porte battante de l'église; elle avoit rencontré là Cinq-Mars, debout, déguisé, et attendant avec inquiétude. A peine l'eut-elle reconnu, qu'elle marcha d'un pas précipité dans le temple, tenant son masque de velours sur son visage, et courut se réfugier dans un confessionnal, tandis que Henri refermoit avec soin la porte de l'église qu'elle avoit franchie. Il s'assura qu'on ne pouvoit l'ouyrir du dehors, et vint après elle s'agenouiller, comme d'habitude, dans le lieu de la pénitence. Arrivé une heure avant elle avec son vieux valet, il avoit trouvé cette porte ouverte, signe certain et

convenu que l'abbé Quillet, son gouverneur, l'attendoit à sa place accoutumée. Le soin qu'il avoit d'empêcher toute surprise le fit rester lui-même à garder cette entrée jusqu'à l'arrivée de Marie : heureux de voir l'exactitude du bon abbé, il ne voulut pourtant pas quitter son poste pour l'en aller remercier. C'étoit un second père pour lui, à cela près de l'autorité, et il agissoit avec ce bon prêtre sans beaucoup de cérémonie.

La vieille paroisse de Saint-Eustache étoit obscure; seulement, avec la lampe perpétuelle, brûloient quatre flambeaux de cire jaune, qui, attachés au-dessus des bénitiers, contre les principaux piliers, jetoient une lueur rouge sur les marbres bleus et noirs de la basilique déserte. La lumière pénéroit à peine dans les niches enfoncées des ailes du pieux bâtiment. Dans l'une de

ces chapelles, et la plus sombre; étoit ce confessionnal dont une grille de fer assez élevée, et doublée de planches épaisses, ne laissoit apercevoir que le petit dôme et la croix de bois. Là, s'agenouillèrent de chaque côté Cinq-Mars et Marie de Mantoue; ils ne se voyoient qu'à peine, et trouvèrent que, selon son usage, l'abbé Quillet, assis entre eux, les avoit attendus depuis long-temps. Ils pouvoient entrevoir à travers les petits grillages l'ombre de son carmail. Henri d'Effiat s'étoit approché lentement; il venoit arrêter et régler, pour ainsi dire, le reste de sa destinée. Ce n'étoit plus devant son Roi qu'il alloit paroître, mais devant une souveraine plus puissante, devant celle pour laquelle il avoit entrepris son immense ouvrage. Il alloit éprouver sa foi, et trembloit.

Il frémit surtout lorsque sa joue

fiancée fut agenouillée en face de lui ; il frémit parce qu'il ne put s'empêcher, à l'aspect de cet ange, de sentir tout le bonheur qu'il pourroit perdre ; il n'osa parler le premier, et demeura encore un instant à contempler sa tête dans l'ombre, cette jeune tête sur laquelle reposoient toutes ses espérances. Malgré son amour, toutes les fois qu'il la voyoit, il ne pouvoit se garantir de quelque effroi d'avoir tant entrepris pour une enfant dont la passion n'étoit qu'un foible reflet de la sienne, et qui n'avoit peut-être pas apprécié tous les sacrifices qu'il avoit faits : son caractère ployé pour elle aux complaisances d'un courtisan ; condamné aux intrigues et aux souffrances de l'ambition ; livré aux combinaisons profondes, aux criminelles méditations, aux sombres et violens travaux d'un conspirateur. Jusqu'à là, dans leurs secrètes

et chastes entrevues, elle avoit toujours reçu chaque nouvelle de ses progrès dans sa carrière avec les transports de plaisir d'un enfant, mais sans apprécier la fatigue de chacun de ces pas si pesans que l'on fait vers les honneurs, et lui demandant toujours avec naïveté quand il seroit connétable enfin et quand ils se marieroient, comme si elle eût demandé quand il viendrait au Carrousel, et si le temps étoit serein. Jusque-là il avoit souri de ces questions et de cette ignorance pardonnable à dix-huit ans, dans une jeune fille née sur un trône et accoutumée à des grandeurs, pour ainsi dire, naturelles et trouvées autour d'elle en venant à la vie; mais à cette heure il fit de plus sérieuses réflexions sur ce caractère, et lorsque, sortant presque de l'assemblée imposante des conspirateurs représentans de tous les ordres du royaume,

son oreille, où résonnoient encore les voix mâles qui avoient juré d'entreprendre une vaste guerre, fut frappée des premières paroles de celle pour qui elle étoit commencée, il craignit, pour la première fois, que cette sorte d'innocence ne fût de la légèreté et ne s'étendît jusqu'au cœur : il résolut de l'approfondir.

— Dieu! que j'ai peur, Henri! dit-elle en entrant dans le confessionnal; vous me faites venir, sans gardes, sans carrosse; je tremble toujours d'être vue de mes gens en sortant de l'hôtel de Nevers. Faudra-t-il donc me cacher encore long-temps comme une coupable! La Reine n'a pas été contente lorsque je le lui ai avoué; si elle m'en parle encore, ce sera avec son air sévère que vous connoissez, et qui me fait toujours pleurer : j'ai bien peur.

Elle se tut, et Cinq-Mars ne ré-

pondit que par un profond soupir.

— Quoi! vous ne me parlez pas? dit-elle.

— Sont-ce bien là toutes vos terreurs? dit Cinq-Mars avec amertume.

— Dois-je en avoir de plus grandes? O mon ami! de quel ton, avec quelle voix me parlez-vous? êtes-vous fâché parce que je suis venue trop tard?

— Trop tôt, Madame, beaucoup trop tôt, pour les choses que vous devez entendre, car je vous en vois bien éloignée.

Marie, affligée de l'accent sombre et amer de sa voix, se prit à pleurer :

— Hélas! mon Dieu! qu'ai-je donc fait, dit-elle, pour que vous m'appeliez Madame, et me traitiez si durement?

— Ah! rassurez-vous, reprit Cinq-Mars, mais toujours avec ironie. En

effet, vous n'êtes pas coupable ; mais je le suis, je suis seul à l'être ; ce n'est pas envers vous, mais pour vous.

— Avez-vous donc fait du mal ? avez-vous ordonné la mort de quelqu'un ? Oh ! non, j'en suis bien sûre, vous êtes si bon !

— Eh quoi ! dit Cinq-Mars, n'êtes-vous pour rien dans mes projets ! ai-je mal compris votre pensée lorsque vous me regardiez chez la Reine ? ne sais-je plus lire dans vos yeux ? le feu qui les animoit étoit-ce un grand amour pour Richelieu ? cette admiration que vous promettiez à celui qui oseroit tout dire au Roi, qu'est-elle devenue ? Est-ce un mensonge que tout cela ?

Marie fondoit en larmes.

— Vous me parlez toujours d'un air contraint, dit-elle, je ne l'ai pas mérité. Si je ne vous dis rien de cette conjuration effrayante, croyez-vous que je

l'oublie? ne me trouvez-vous pas assez malheureuse? aviez-vous besoin de voir mes pleurs? les voilà. J'en verse assez en secret, Henri; croyez que si j'ai évité, dans nos dernières entrevues, ce terrible sujet, c'étoit de crainte d'en trop apprendre; ai-je une autre pensée que celle de vos dangers? ne sais-je pas bien que c'est pour moi que vous les courez? Hélas! si vous combattez pour moi, n'ai-je pas aussi à soutenir des attaques non moins cruelles? Plus heureux que moi, vous n'avez à combattre que la haine, tandis que je lutte contre l'amitié; le Cardinal vous opposera des hommes et des armes; mais la Reine, la douce Anne d'Autriche n'emploie que de tendres conseils, des caresses, et quelquefois des larmes.

— Touchante et invincible contrainte, dit Cinq-Mars avec amertume, pour vous faire accepter un

trône. Je conçois que vous ayez besoin de quelques efforts contre de telles séductions ; mais avant, Madame, il importe de vous délier de vos sermens.

— Hélas ! grand Dieu ! qu'y a-t-il donc contre nous ?

— Il y a Dieu sur nous et contre nous, reprit Henri d'une voix sévère, le Roi m'a trompé.

L'abbé s'agita dans le confessionnal.

Marie s'écria :

— Voilà ce que je pressentois ; voilà le malheur que j'entrevois. Est-ce moi qui l'ai causé ?

— Il m'a trompé en me serrant la main, poursuivit Cinq-Mars ; il m'a trahi par le vil Joseph qu'on m'offre de poignarder.

L'abbé fit un mouvement d'horreur qui ouvrit à demi la porte du confessionnal.

— Ah mon père ! ne craignez rien , continua Henri d'Effiat ; votre élève ne frappera jamais de tels coups. Ils s'entendront au loin , ceux que je prépare , et le grand jour les éclairera ; mais il me reste un devoir à remplir , un devoir sacré : voyez votre enfant s'immoler devant vous. Hélas ! je n'ai pas vécu long-temps pour le bonheur , je viens le détruire peut-être , par votre main , la même qui l'avoit consacré.

Il ouvrit en parlant ainsi le léger grillage qui le séparoit de son vieux gouverneur ; celui-ci gardant toujours un silence surprenant avança le camail sur son front.

— Rendez , dit Cinq-Mars d'une voix moins ferme , rendez cet anneau nuptial à la duchesse de Mantoue ; je ne puis le garder qu'elle ne me le donne une seconde fois , car je ne suis plus le même qu'elle promit d'épouser.

Le prêtre saisit brusquement la bague et la passa au travers des losanges du grillage opposé; cette marque d'indifférence étonna Cinq-Mars.

— Eh ! quoi , mon père, dit-il , êtes-vous aussi changé ?

Cependant Marie ne pleuroit plus ; mais , élevant sa voix angélique qui éveilla un foible écho le long des ogives du temple comme le plus doux soupir de l'orgue , elle dit :

— O mon ami ! ne soyez plus en colère ; je ne vous comprends pas ; pouvons-nous rompre ce que Dieu vient d'unir , et pourrois-je vous quitter quand je vous sais malheureux ? Si le Roi ne vous aime plus , du moins vous êtes assuré qu'il ne voudra pas vous faire du mal , puisqu'il n'en a pas fait au Cardinal qu'il n'a jamais aimé. Vous croyez-vous perdu , parce qu'il n'aura pas voulu peut-être se séparer de son

vieux serviteur ? Eh bien ! attendons le retour de son amitié ; oubliez ces conspirateurs qui m'effraient. S'ils n'ont plus d'espoir, j'en remercie Dieu, je ne tremblerai plus pour vous. Qu'avez-vous donc, mon ami ? et pourquoi nous affliger inutilement ? La Reine nous aime, et nous sommes tous deux bien jeunes, attendons. L'avenir est beau, puisque nous sommes unis et sûrs de nous-mêmes. Racontez-moi ce que le Roi vous disoit à Chambord. Je vous ai suivi long-temps des yeux. Dieu ! que cette partie de chasse fut triste pour moi !

— Il m'a trahi ! vous dis-je, répondit Cinq-Mars ; et qui l'auroit pu croire, lorsque vous l'avez vu nous serrant la main, passant de son frère à moi et au duc de Bouillon, qu'il se faisoit instruire des moindres détails de la conjuration, du jour même où l'on arrê-

teroît Richelieu à Lyon , fixoit le lieu de son exil (car ils vouloient sa mort ; mais le souvenir de mon père me fit demander sa vie) ? Le Roi disoit que lui-même dirigeroit tout à Perpignan , et cependant Joseph , cet impur espion , sortoit du cabinet des Lys ! O Marie ! vous l'avouerez-je ? au moment où je l'ai appris , mon âme a été bouleversée ; j'ai douté de tout , et il m'a semblé que le centre du monde chanceloit en voyant la vérité quitter le cœur d'un roi. Je voyois s'écrouler tout notre édifice ; une heure encore , et la conjuration s'évanouissoit : je vous perdois pour toujours ; un moyen me restoit , je l'ai employé.

— Lequel ? dit Marie.

— Le traité d'Espagne étoit dans ma main , je l'ai signé.

— O ciel ! déchirez-le.

— Il est parti.

— Qui le porte ?

— Fontrailles.

— Rappelez-le.

— Il doit avoir déjà passé les défilés d'Oloron, dit Cinq-Mars se levant debout. Tout est prêt à Madrid, tout à Sedan; des armées m'attendent, Marie; des armées! et Richelieu est au milieu d'elles! Il chancelle, il ne faut plus qu'un seul coup pour le renverser, et vous êtes à moi pour toujours, à Cinq-Mars triomphant!

— A Cinq-Mars rebelle! dit-elle en gémissant.

— Eh bien! oui! rebelle, mais non plus favori. Rebelle, criminel, digne de l'échafaud, je le sais, s'écria ce jeune homme passionné en retombant à genoux: mais rebelle par amour, rebelle pour vous que mon épée va conquérir enfin tout entière.

— Hélas! l'épée que l'on trempe

dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard?....

— Arrêtez par pitié, Marie; que des rois m'abandonnent, que des guerriers me délaissent, j'en serai plus ferme encore, mais je serois vaincu par un mot de vous, et encore une fois le temps de réfléchir est passé pour moi; oui, je suis criminel, et c'est pourquoi j'hésite à me croire encore digne de vous. Abandonnez-moi, Marie, reprenez cet anneau.

— Je ne le puis, dit-elle, car je suis votre femme, quel que vous soyez.

— Vous l'entendez, mon père, dit Cinq-Mars, transporté de bonheur; bénissez cette seconde union, c'est celle du dévouement, plus belle encore que celle de l'amour. Qu'elle soit à moi tant que je vivrai!

Sans répondre, l'abbé ouvrit la porte du confessionnal, sortit brusquement,

et fût hors de l'église avant que Cinq-Mars eût le temps de se lever pour le suivre.

— Où allez-vous ? qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

Mais personne ne paroissoit et ne se faisoit entendre.

— Ne criez pas, au nom du ciel, dit Marie, ou je suis perdue ; il a sans doute entendu quelqu'un dans l'église.

Mais troublé et sans lui répondre, d'Effiat, s'élançant sous les arcades et cherchant en vain son gouverneur, courut à une porte qu'il trouva fermée ; tirant son épée, il fit le tour du temple, et arrivant à l'entrée que devoit garder Grandchamp, il l'appela et écouta.

— Lâchez-le à présent, dit une voix au coin de la rue ; et des chevaux partirent au galop.

— Grandchamp, répondras-tu ? cria Cinq-Mars.

— A mon secours, Henri, mon cher enfant ! répondit la voix de l'abbé Quillet.

— Eh ! d'où venez-vous donc ? Vous m'exposez, dit le grand-écuyer s'approchant de lui.

Mais il s'aperçut que son pauvre gouverneur, sans chapeau, sous la neige qui tomboit, n'étoit pas en état de lui répondre.

— Ils m'ont arrêté, dépouillé, crioit-il, les scélérats, les assassins ! ils m'ont empêché d'appeler, ils m'ont serré les lèvres avec un mouchoir.

A ce bruit Grandchamp survint enfin, se frottant les yeux comme un homme qui se réveille. Laura, épouvantée, courut dans l'église près de sa maîtresse ; tous rentrèrent précipitamment pour rassurer Marie, et entourèrent le vieil abbé.

— Les scélérats ! ils m'ont attaché le

— Mais comme vous voyez, ils étoient plus de vingt, ils m'ont pris la clef de cette porte de l'église.

— Quoi ! tout à l'heure, dit Cinq-Mars ; et pourquoi nous quittiez-vous ?

— Vous quitter ! il y a plus de deux heures qu'ils me tiennent !

— Deux heures ! s'écria Henri effrayé.

— Ah ! malheureux vieillard que je suis, cria Grandchamp, j'ai dormi pendant le danger de mon maître ! c'est la première fois !

— Vous n'étiez donc pas avec nous dans le confessionnal ? poursuivit Cinq-Mars avec anxiété, tandis que Marie tremblante se pressoit contre son bras.

— Eh quoi ! dit l'abbé, n'avez-vous pas vu le scélérat à qui ils ont donné ma clef ?

— Non ! qui ? dirent-ils tous à la fois.

— Le père Joseph , répondit le bon prêtre.

— Fuyez , vous êtes perdu ! s'écria Marie.

CHAPITRE XXII.



L'orage.

Blow, blow thou winter wind
Thou art not so unkind
As man's ingratitude;
Thy tooth is not so keen,
Because thou art not seen
Altho' thy breath be rude
Heigh-ho! sing, heigh-ho! unto the green holly
Most friendship is feigning; most lo ving mere folly

Souffle, souffle, vent d'orage;
Tu n'es pas si cruel
Que l'ingratitude de l'homme;
Ta dent n'est pas si pénétrante,
Car tu es invisible,
Quoique ton souffle soit rude.
Hé! ho, hé, chante; hé, ho, hé! dans le houx vert,
La plupart des amis sont faux, les amans fous.

SHAKESPEARE.

Au milieu de cette longue et superbe
chaîne des Pyrénées qui forme l'isthme

crénelé de la Péninsule, au centre de ces pyramides bleues chargées de neiges, de forêts et de gazons, s'ouvre un étroit défilé, un sentier taillé dans le lit desséché d'un torrent perpendiculaire; il circule parmi les rocs, se glisse sous des ponts de neige épaissie, serpente au bord des précipices inondés, pour escalader les montagnes voisines d'Urdoz et d'Oloron, et s'élevant enfin sur leur dos inégal, laboure leur cime nébuleuse, pays nouveau qui a encore ses monts et ses profondeurs, tourne à droite, quitte la France et descend en Espagne. Jamais le fer relevé de la mule n'a laissé sa trace dans ces détours; l'homme peut à peine s'y tenir debout, il lui faut la chaussure de corde qui ne peut pas glisser et le tréfle du bâton ferré qui s'enfonce dans les fentes des rochers.

Dans les beaux mois de l'été, le pas-

tour, vêtu de sa cape brune, et le beller noir à la longue barbe, y conduisent des troupeaux dont la laine traînante balaye le gazon. On n'entend plus dans ces lieux escarpés que le bruit des grosses clochettes que portent les moutons, et dont les tintemens inégaux produisent des accords imprévus, des gammes fortuites, qui étonnent le voyageur et réjouissent leur berger sauvage et silencieux. Mais lorsque vient le long mois de septembre, un linceul de neige se déroule de la cime des monts jusqu'à leur base, et ne respecte que ce sentier profondément creusé, quelques gorges ouvertes par des torrens et quelques rocs de granit qui adoucent leurs formes bizarres comme les ossemens d'un monde enseveli.

C'est alors qu'on voit accourir de légers troupeaux d'isards qui, renversant sur leur dos leurs cornes recour-

bées , s'élancent de rochers en rochers, comme si le vent les faisoit bondir devant lui , et prennent possession de leur désert aérien ; des volées de corbeaux et de corneilles tournent sans cesse dans les gouffres et les puits naturels qu'elles transforment en ténébreux colombiers, tandis que l'ours brun , suivi de sa famille velue qui se joue et se roule autour de lui sur la neige , descend avec lenteur de sa retraite envahie par les frimas. Mais ce ne sont là ni les plus sauvages , ni les plus cruels habitans que ramène l'hiver dans ces montagnes ; le contrebandier rassuré se hasarde jusqu'à se construire une demeure de bois sur la barrière même de la nature et de la politique, et là, des traités inconnus, des échanges occultes se font entre les deux Navarres, au milieu des brouillards et des vents.

Ce fut dans cet étroit sentier , sur

le *versant* (1) de France, qu'environ deux mois après les scènes que nous avons vues se passer à Paris, deux voyageurs venant d'Espagne s'arrêtèrent à minuit, fatigués et pleins d'épouvante. On entendoit des coups de fusil dans la montagne.

— Les coquins ! comme ils nous ont poursuivis ! dit l'un d'eux ; je n'en puis plus, sans vous j'étois pris.

— Et vous le serez encore, ainsi que ce damné papier, si vous perdez votre temps en paroles ; voilà un second coup de feu sur le roc de Saint-Pierre-de-l'Aigle ; ils nous croient partis par la côte du Limaçon, mais en bas, ils s'apercevront du contraire. Descendez. C'est une ronde sans doute qui classe les contrebandiers. Descendez.

— Eh ! comment ? je n'y vois pas.

(1) Nom du flanc des montagnes dans les Pyrénées.

— Descendez toujours , et prenez-moi le bras.

— Soutenez-moi ; je glisse avec mes bottes , dit le premier voyageur , s'accrochant aux pointes de roc pour s'assurer de la solidité du terrain , avant d'y poser le pied.

— Allez donc , allez donc , lui dit l'autre en le poussant , voilà un de ces drôles qui passe sur notre tête.

En effet , l'ombre d'un homme armé d'un long fusil se dessina sur la neige. Les deux aventuriers se tinrent immobiles. Il passa , ils continuèrent à descendre.

— Ils nous prendront ! dit celui qui soutenait l'autre ; nous sommes tournés. Donnez-moi votre diable de parchemin ; je porte l'habit des contrebandiers , et je me ferai passer pour tel en cherchant asile chez eux ; mais vous

n'auriez pas de ressource avec votre habit galonné.

— Vous avez raison, dit son compagnon en s'arrêtant sur une pointe de roc ; et, restant suspendu au milieu de la pente, il lui donna un rouleau de bois creux.

Un coup de fusil partit, et une balle vint s'enterrer en sifflant et en frissonnant dans la neige à leurs pieds.

— Averti ! dit le premier. Roulez en bas. Si vous n'êtes pas mort, vous suivrez la route. A gauche du Gave est Sainte-Marie ; mais tournez à droite, traversez Oloron, et vous êtes sur le chemin de Pau, et sauvé. Allons, roulez.

En parlant, il poussa son camarade, et, sans daigner le regarder, ne voulant ni monter ni descendre, se mit à suivre horizontalement le flanc du mont, en s'accrochant aux pierres, aux branches, aux plantes même, avec une adresse

de chat sauvage , et bientôt se trouva sur un tertre solide , devant une petite case de planches à jour , à travers lesquelles on voyoit une lumière. L'aventurier tourna tout autour comme un loup affamé autour d'un parc , et , appliquant son œil à l'une des ouvertures , vit des choses qui le décidèrent apparemment , car , sans hésiter , il poussa la porte chancelante , que ne fermoit pas même un foible loquet. La case entière s'ébranla au coup de poing qu'il avoit donné ; il vit alors qu'elle étoit divisée en deux cellules par une cloison. Un grand flambeau de cire jaune éclairait la première ; là , une jeune fille , pâle et d'une effroyable maigreur , étoit accroupie dans un coin sur la terre humide où couloit la neige fondue sous les planches de la chaumière. Des cheveux noirs , mêlés et couverts de poussière , mais très-longs , tomboient

en désordre sur son vêtement de bure brune ; le capuchon rouge des Pyrénées couvroit sa tête et ses épaules ; elle baissoit les yeux et filoit une petite quenouille attachée à sa ceinture. L'entrée d'un homme ne la troubla pas.

— Hé ! hé ! *la moza* *, lève-toi, et donne-moi à boire ; je suis las, et j'ai soif.

La jeune fille ne répondit pas, et, sans lever les yeux, continua de filer avec application.

— Entends-tu ? dit l'étranger la poussant avec le pied ; va dire au patron que j'ai vu là, qu'un ami vient le voir ; et donne-moi à boire avant. Je coucherai ici.

Elle répondit d'une voix enrouée, en filant toujours :

— Je bois la neige qui fond sur le

(*) La fille.

rocher, ou l'écume verte qui nage sur l'eau des marais ; mais quand j'ai bien filé, on me donne l'eau de la source de fer.

Quand je dors, le lézard froid passe sur mon visage ; mais lorsque j'ai bien lavé une mule, on me jette le foin ; le foin est chaud, le foin est bon et chaud ; je le mets sur mes pieds de marbre.

— Quelle histoire me fais-tu là ? dit Jacques, je ne parle pas de toi.

Elle poursuivit :

— On me fait tenir un homme pendant qu'on le tue. Oh ! que j'ai eu de sang sur les mains ! Que Dieu leur pardonne si cela se peut ! Ils m'ont fait tenir sa tête et le baquet rempli d'une eau rouge. O ciel ! moi qui étois l'épouse de Dieu ! On jette leurs corps dans l'abîme de neige, mais le vautour les trouve ; il tapisse son nid avec leurs cheveux. Je

te vois à présent plein de vie, je te verrai sanglant, pâle et mort.

L'aventurier, haussant les épaules, se mit à siffler en entrant, et poussa la seconde porte ; il trouva l'homme qu'il avoit vu par les fentes de la cabane : il portoit le *berret* * bleu des Basques sur l'oreille, et couvert d'un ample manteau, assis sur un bât de mulet, courbé sur un large brasier de fonte, fUMOIT un cigare et vidoit une outre placée à son côté. La lueur de la braise éclairoit son visage gras et jaune, ainsi que la chambre où étoient rangées des selles de mulet autour du *brasero*, comme des sièges. Il souleva la tête sans se déranger :

— Ha ! ha ! c'est toi, Jacques, dit-il, c'est bien toi ! Quoiqu'il y ait quatre ans que je ne t'aie vu, je te reconnois,

(*) Petit bonnet de laine.

tu n'es pas changé, brigand. C'est toujours ta grande face de vaurien; mets-toi là, et buvons un coup.

— Oui, me voilà encore ici; mais comment diable y es-tu, toi? je te croyois juge, Houmain!

— Et moi donc! je te croyois bien capitaine espagnol, Jacques!

— Ah! je l'ai été quelque temps, c'est vrai, et puis prisonnier; mais je m'en suis tiré assez joliment, et j'ai repris l'ancien état, l'état libre, la bonne vieille contrebande.

— Viva! viva! *Jaleo!* s'écria Houmain, nous autres braves nous sommes bons à tout. Ah ça! mais..... tu as donc toujours passé par les autres *ports**; car je ne t'ai pas revu depuis que j'ai repris le métier?

(1) Noms des chemins qui mènent en France dans les Pyrénées.

— Oui, oui, j'ai passé par où tu ne passeras pas, va! dit Jacques.

— Et qu'apportes-tu?

— Une marchandise inconnue; mes mules viendront demain.

— Sont-ce les ceintures de soie, les cigares ou la laine?

— Tu le sauras plus tard, amigo, dit le spadassin; donne-moi l'outre, j'ai soif.

— Tiens, bois, c'est du vrai Valdepenas! nous sommes si heureux ici, nous autres bandoleros! Aï! *Jaleo! Jaleo* (1)! bois donc, les amis vont venir.

— Quels amis? dit Jacques, laissant retomber l'outre.

— Ne t'inquiète pas, bois toujours! je vais te conter ça! et puis nous chanterons la Tirana (2) andalouse!

(1) Exclamation et jurément habituel et intraduisible.

(2) Sorte de ballade.

L'aventurier prit l'outre, et fit semblant de boire tranquillement.

— Quelle est donc cette grande diablesse que j'ai vue à ta porte? reprit-il; elle a l'air à moitié morte.

— Non, non, elle n'est que folle, bois toujours, je te conterai ça!

Et prenant à sa ceinture rouge le long poignard dentelé de chaque côté en manière de scie, Houmain s'en servit pour retourner et enflammer la braise, et dit d'un air grave :

— Tu sauras d'abord, si tu ne le sais pas, que là-bas (il montrait le côté de la France) ce vieux loup de Richelieu les mène tambour battant !

— Ha ! ha ! dit Jacques.

— Oui, on l'appelle *le roi du Roi*. Tu sais ? Cependant il y a un petit jeune homme qui est à peu près aussi fort que lui, et qu'on appelle M. le Grand. Ce petit bonhomme commande pres-

que toute l'armée de Perpignan dans ce moment-ci, et il y est arrivé il y a un mois ; mais le vieux est toujours à Narbonne, et il est bien fin. Pour le Roi, il est tantôt comme ci, tantôt comme ça (en parlant, Houmain retournoit sa main sur le dos et du côté de la paume), oui, entre le zist et le zest ; mais en attendant qu'il se décide, moi je suis pour le zist, c'est-à-dire cardinaliste, et j'ai toujours fait les affaires de Monseigneur depuis la première qu'il me donna, il y a bientôt trois ans. Je vais te la conter :

Il avoit besoin de gens de caractère et d'esprit pour une petite expédition, et me fit chercher pour être lieutenant-criminel.

—Ha ! ha ! c'est un joli poste, on me l'avoit dit.

—Oui, c'est un trafic comme le nôtre où l'on vend la corde au lieu du fil.

c'est moins honnête, car on tue plus souvent. Mais aussi c'est plus solide, chaque chose a son prix.

— C'est juste, dit Jacques.

— Me voilà donc en robe rouge, je servis à en donner une jaune en soufre à un grand beau garçon, qui étoit curé à Loudun, et qui étoit dans un couvent de nonnes, comme un loup dans la bergerie : aussi il lui en a cuit.

— Ha ! ha ! ha ! c'est fort drôle, s'écria Jacques en riant.

— Bois toujours, continua Houmain. Oui, je t'assure, Jago, que je l'ai vu après l'affaire réduit en petits tas noirs comme ce charbon, tiens, ce charbon-là au bout de mon poignard. Ce que c'est que de nous ! voilà comme nous serons chez le diable.

— Oh ! pas de ces plaisanteries-là, dit l'autre très-gravement ; vous savez bien que moi j'ai de la religion.

— Ah ! je ne dis pas non. Cela peut être, reprit Houmain du même ton ; Richelieu est bien cardinal ! Mais enfin n'importe. Tu sauras que, comme j'étois rapporteur , cela me rapporta...

— Ah ! de l'esprit, coquin !

— Oui, toujours un peu ! je dis donc que cela me rapporta cinq cents piastres , car Armand Duplessis paie bien son monde ; il n'y a rien à dire , si ce n'est que l'argent n'est pas à lui , mais nous faisons tous comme cela. Alors, ma foi , j'ai voulu placer cet argent dans notre ancien négoce , et je suis revenu ici. Le métier va bien , heureusement ; il y a peine de mort contre nous , et la marchandise renchérit.

— Qu'est-ce que je vois là ? s'écria Jacques ; un éclair dans ce mois-ci !

— Oui ; les orages vont commencer , il y en a déjà eu deux. Nous sommes dans le nuage ; entends-tu le roule-

ment ? mais ce n'est rien ; va, bois toujours ; il est une heure du matin à peu près ; nous achèverons l'outré et la nuit ensemble. Je te disois donc que je fis connoissance avec notre président, un grand drôle nommé Laubardemont ; je ne sais pas si tu le connois.

— Oui, oui, un peu, dit Jacques, c'est un fier avare ; mais c'est égal. Parle..

— Eh bien ! comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, je lui dis mes petits projets de commerce, et lui recommandai, quand l'occasion des bonnes affaires se présenteroit, de penser à son camarade du tribunal. Il n'y a pas manqué, je n'ai pas à me plaindre.

— Ha ! ha ! dit Jacques ; et qu'a-t-il fait ?

— D'abord il y a deux ans qu'il m'a

amené lui-même en croupe sa nièce que tu as vue là à la porte.

— Sa nièce ! dit Jacques se levant, et tu la traites comme une esclave ! *Demonio !*

— Bois toujours, continua Houmain en attisant doucement la braise avec son poignard ; c'est lui-même qui l'a désiré. Rassieds-toi.

Jacques se rassit.

— Je crois, poursuivit le contrebandier, qu'il n'auroit pas même été fâché de la savoir...., tu m'entends ; il auroit mieux aimé la savoir sous la neige que dessus ; mais il ne vouloit pas l'y mettre lui-même, parcequ'il est bon parent, comme il le dit.

— Et comme je le sais, dit le nouveau venu ; mais, va.....

— On conçoit qu'un homme comme lui, qui vit à la cour, n'aime pas avoir une nièce folle chez lui. C'est tout sim-

ple, si j'avois continué aussi mon rôle d'homme de robe, j'en aurois fait autant en pareil cas. Mais ici nous ne représentons pas, comme tu vois, et je l'ai prise pour *criada* (1); elle a montré plus de bon sens que je n'aurois cru, quoiqu'elle n'ait presque jamais dit qu'un seul mot; et qu'elle ait fait la délicate d'abord; à présent elle brosse un mulet comme un garçon; elle a un peu de fièvre depuis quelques jours cependant, mais ça finira de manière ou d'autre. Ah ça! ne va pas dire à Laubardemont qu'elle vit encore; il croiroit que c'est par économie que je l'ai gardée pour servante.

— Comment! est-ce qu'il est ici? s'écria Jacques.

— Bois toujours, reprit le flegmatique Humain qui donnoit lui-même un

(1) Servante.

grand exemple de cette leçon, sa phrase favorite; et commençoit à fermer à demi les yeux d'un air tendre. C'est, vois-tu, la seconde affaire que j'ai eue avec ce bon petit Lombard dimon, démon, des monts, comme tu voudras. Je l'aime comme mes yeux, et je veux que nous buvions à sa santé ce petit vin de Jurançon que voici; c'est le vin d'un juron; du feu roi Henri. Que nous sommes heureux ici! L'Espagne dans la main droite, la France dans la gauche, entre l'ouïe et la bouteille! La bouteille! j'ai quitté tout pour elle!

Et il fit sauter le goulot d'une bouteille de vin blanc. Après en avoir pris de longues gorgées, il continua, tandis que l'étranger le dévorait des yeux.

Oui, il est ici, et il doit avoir froid aux pieds, car il court la montagne depuis la fin du jour avec des gardes à lui et nos camarades; tu sais, nos

bandeleros, les vrais *contrabandistas*.

— Eh ! pourquoi courent-ils ? dit Jacques.

— Ah ! voilà le plaisant de l'affaire ! Le report d'ivrogne. C'est pour arrêter deux coquins qui veulent apporter ici soixante mille soldats espagnols en papier, dans leur poche. Tu ne comprends pas peut-être le demi-mot, croquant ! Hein ? eh bien ! c'est pourtant comme jete le dis, dans leur propre poche.

— Si, si, je comprends ! dit Jacques en tâtant son poignard dans sa ceinture et regardant la porte.

— Eh bien ! enfant du diable, chantez la Tirana ! prends ta bouteille, jette ton cigare, et chante.

A ces mots, l'hôte chancelant se mit à chanter en espagnol, entre coupant ses chants de rasades qu'il jetait dans son gosier en se renversant, tandis que Jacques, toujours assis, le regardoit

d'un œil sombre à la lueur du brasier,
et méditoit ce qu'il alloit faire.

Moi qui suis contrebandier et qui n'ai peur de rien,
me voilà. Je les défie tous, je veille sur moi-même, et
l'on me respecte.

Aï, aï, aï, jaleo! jeunes filles! jeunes filles! qui
veut m'acheter du fil noir?

La lueur d'un éclair entra par une
petite lucarne, et remplit la chambre
d'une odeur de soufre; une effroyable
détonation le suivit de près: la cabane
trembla, et une poutre tomba en de-
hors.

— Oh! hé! la maison! cria le bu-
veur; le diable est chez nous! les amis
ne viennent donc pas?

— Chantons, dit Jacques en rap-
prochant le bât sur lequel il étoit assis,
de celui de Houmain.

Celui-ci but pour se raffermir, et re-
prit:

Jaleo! jaleo! mon cheval est fatigué! et moi je marche
en courant près de lui.

Aï! aï! la ronde vient; et la fusillade s'élève dans la montagne.

Aï! aï! aï! mon petit cheval! tire-moi de ce danger.

Vive! vive mon cheval, mon cheval qui a le chanfrein blanc.

Jeunes filles, *jaleo!* jeunes filles, achetez-moi du fil noir.

En achevant, il sentit son siège vaciller, et tomba à la renverse; Jacques, après s'en être débarrassé ainsi, s'élançoit vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit, et son visage se heurta contre la figure pâle et glacée de la folle. Il recula.

— Le juge! dit-elle en entrant; et elle tomba étendue sur la terre froide.

Jacques avoit déjà passé un pied par-dessus elle; mais une autre figure apparut, livide et surprise, celle d'un homme de grande taille, couvert d'un manteau ruisselant de neige. Il recula encore, et rit d'horreur et de rage. C'étoit Laubardemont suivi d'hommes armés; ils se regardèrent.

— Eh ! eh ! ca..a..ma..ra..ade coquit, dit Houmain se relevant avec peine, serois-tu royaliste, par hasard ?

Mais lorsqu'il vit ces deux hommes qui sembloient pétrifiés l'un par l'autre, il se tut comme eux, ayant la conscience de son ivresse, et s'approcha en trébuchant pour relever la folle toujours étendue entre le juge et le capitaine. Le premier prit la parole.

— N'êtes-vous pas celui que nous poursuivions tout à l'heure ?

— C'est lui, dirent les gens de sa suite tout d'une voix, l'autre est échappé.

Jacques recula jusqu'aux planches fendues qui formaient le mur chancelant de la case; s'enveloppant dans son manteau comme un ours acculé contre un arbre par une meute nombreuse, et voulant faire diversion et s'assurer un moment de réflexion, il répondit

avec une voix forte et sombre :

— Le premier qui passera ce brasier et le corps de cette fille est un homme mort !

Et il tira un long poignard de son manteau. En ce moment, Houmain, agenouillé, retourna la tête de la jeune femme ; les yeux en étoient fermés ; il l'approcha du brasier dont la lueur l'éclaira.

— Ah ! grand Dieu ! s'écria Laubardemont s'oubliant par effroi, Jeanne encore !

— Soyez tranquille, Mon..on..seigneur, dit Houmain en essayant de soulever les longues paupières noires qui retomboient, et la tête qui se renversoit comme un lin mouillé ; soi..oyez tranquille ; ne..e vou..ous fâchez pas, elle est bien morte, très-morte.

Jacques posa le pied sur ce corps comme sur une barrière, et se courbant

avec un rire féroce sous le visage de Laubardemont, lui dit à demi-voix :

— Laisse-moi passer, et je ne te compromettrai pas, courtisan; je ne te dirai pas qu'elle fut ta nièce et que je suis ton fils.

Laubardemont se recueillit, regarda ses gens qui se pressoient autour de lui avec des carabines avancées, et leur faisant signe de se retirer à quelques pas, il répondit d'une voix très-basse :

— Livre-moi le traité, et tu passeras.

— Le voilà dans ma ceinture; mais si l'on y touche, je l'appellerai mon père tout haut. Que dira ton maître?

— Donne-le-moi, et je te pardonnerai ta vie.

— Laisse-moi passer, et je te pardonnerai de me l'avoir donnée.

— Toujours le même, brigand?

— Oui, assassin.

— Que t'importe un enfant qui conspire? dit le juge.

— Que t'importe un vieillard qui règne? répondit l'autre.

— Donne-moi ce papier, j'ai fait serment de l'avoir.

— Laisse-le-moi, j'ai juré de le rapporter.

— Quel peut être ton serment et ton Dieu? dit Laubardemont.

— Et le tien, reprit Jacques, est-ce le crucifix de fer rouge?

Mais se levant entre eux, Houmain, riant et chancelant, dit au juge en lui frappant sur l'épaule :

— Vous êtes bien long-temps à vous expliquer, l'a..ami; est-ce que vous le connoîtriez d'ancienne date? C'est..est un bon garçon.

— Moi! non! s'écria Laubardemont à haute voix, je ne l'ai jamais vu.

Pendant cet instant, Jacques, que

protégeoient l'ivrogne et la petitesse de la chambre embarrassée, s'élança avec violence contre les foibles planches qui formoient le mur, d'un coup de talon en jeta deux dehors, et passa par l'espace qu'elles avoient laissé. Tout ce côté de la cabane fut brisé, elle chancela tout entière; le vent y entra avec violence.

— Eh! eh! Demonio! santo Demonio! où vas-tu? s'écria le contrebandier; tu casses ma maison, et c'est le côté du gave.

Tous s'approchèrent avec précaution, arrachèrent les planches qui restoient, et se penchèrent sur l'abîme. Ils contemplèrent un spectacle étrange: l'orage étoit dans toute sa force, et c'étoit un orage des Pyrénées; d'immenses éclairs partoient ensemble des quatre points de l'horizon, et leurs feux se succédoient si vite, qu'on n'en voyoit pas

l'intervalle, et qu'ils paroissent immobiles et durables ; seulement la voûte flamboyante s'éloignoit quelquefois tout à coup, puis reprenoit ses lueurs constantes. Ce n'étoit plus la flamme qui sembloit étrangère à cette nuit, c'étoit l'obscurité. L'on eût dit que dans ce ciel naturellement lumineux, il se faisoit des éclipses d'un moment, tant les éclairs étoient longs et tant leur absence étoit rapide. Les pics, alongés et les rochers blanchis se détachent sur ce fond rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant, et simulant, au milieu des frimas, les prodiges du volcan ; les eaux jaillissent comme des flammes, les neiges s'écouloient comme une lave éblouissante.

Dans leur amas mouvante se débattoit un homme, et ses efforts le faisoient entrer plus avant dans le gouffre tour-

noyant et liquide; ses genoux ne se voyoient déjà plus; en vain il tenoit embrassé un énorme glaçon pyramidal et transparent, que les éclairs faisoient briller comme un rocher de cristal; ce glaçon même fondeoit par sa base et glissoit lentement sur la pente du rocher. On entendoit sous la nappe de neige le bruit des quartiers de granit qui se heurtoient, en combat à des profondeurs immenses. Cependant on auroit pu le sauver encore; l'espace de quatre pieds à peine le séparoit de Laubardemont.

— J'enfonce, s'écria-t-il; tends-moi quelque chose, et tu auras le traité.

— Donne-le-moi, et je te tendrai ce mousquet, dit le juge.

— Le voilà, dit le spadassin, puisque le diable est pour Richelieu; et, lâchant d'une main son glissant appui, il jeta

un rouleau de bois dans la cabane. Laubardemont y rentra, se précipitant sur le traité comme un loup sur sa proie. Jacques avoit en vain étendu son bras, on le vit glisser lentement avec le bloc énorme et dégelé qui crouloit sur lui, et s'enfoncer sans bruit dans les neiges.

— Malédiction ! tu m'as trompé ! cria-t-il ; mais on ne m'a pas pris le traité... je te l'ai donné.... entends-tu.... mon père !

Il disparut sous la couche épaisse et blanche de la neige ; on ne vit plus à sa place que cette nappe éblouissante que sillonnoit la foudre en s'y éteignant ; on n'entendit plus que les roulemens du tonnerre et le sifflement des eaux qui tourbillonnoient contre les rochers, car les hommes groupés autour d'un cadavre et d'un scélérat, dans la cabane à demi brisée, se taisoient, glacés

par l'horreur, et craignoient que Dieu ne vint à diriger la foudre (1).

(1) « Il vécut et mourut avec des brigands. Ne voilà-t-il pas une punition divine dans la famille de ce juge, pour expier en quelque façon la mort cruelle et impitoyable de ce pauvre *Grandier*, dont le sang crie vengeance. »

(Patin, Lett. 65, du 22 décembre 1651.)

CHAPITRE XXIII.



L'absence.

L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruelle !

LA FONTAINE.

Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs , soit lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil , ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue seroit dorée , soit

lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et alongés comme des oiseaux de passage, transparens comme de vastes opales détachées du trésor des ciëux, où bien éblouissans de blancheur comme les neiges des monts que les vents emporteroient sur leurs ailes ? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides ; rapides moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant en un seul jour tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance ; ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connoît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme, et ne se peigne dans ses souvenirs ; car,

pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trouver l'infailible naufrage, nous laissons un débris de nous-mêmes sur tous les écueils.

Où vont-ils les nuages bleus et sombres de cet orage des Pyrénées ? C'est le vent d'Afrique qui les pousse devant lui, avec une haleine enflammée ; ils volent, ils roulent sur eux-mêmes en grondant, jettent des éclairs devant eux, comme leurs flambeaux, et laissent pendre à leur suite une longue traînée de pluie comme une robe vaporeuse. Dégagés avec effort des défilés de rochers qui avoient un moment arrêté leur course, ils arrosent, dans le Béarn, le pittoresque patrimoine de Henri IV ; en Guyenne, les conquêtes de Charles VII ; dans la Saintonge, le Poitou, la Touraine, celles de Charles V, et de Philippe-Auguste, et se ralentissant enfin au-dessus du vieux domaine de Hugues-

Capet, s'arrêtent en murmurant sur les tours de Saint-Germain.

— Oh ! Madame, disoit Marie de Mantoue à la Reine, voyez-vous quel orage vient du midi ?

— Vous regardez souvent de ce côté, ma chère, répondit Anne d'Autriche, appuyée sur le balcon.

— C'est le côté du soleil, Madame.

— Et des tempêtes, dit la Reine, vous le voyez ; croyez-en mon amitié, mon enfant, ces nuages ne peuvent avoir rien vu d'heureux pour vous. J'aimerois mieux vous voir tourner les yeux vers le côté de la Pologne. Regardez à quel beau peuple vous pourriez commander.

En ce moment, pour éviter la pluie qui commençoit, le prince Palatin passoit rapidement sous les fenêtres de la Reine, avec une suite nombreuse de jeunes Polonais à cheval ; leurs vestes

1.

3.



turques, couvertes de boutons d'émeraudes et de rubis, et les plumes de leurs chevaux les faisoient briller d'un singulier éclat. Ils s'arrêtèrent un moment, et le prince salua deux fois, pendant que le léger animal qu'il montoit marchoit de côté tournant toujours le front vers les princesses; se cabrant et hennissant, il agitoit les crins de son cou, et sembloit saluer en mettant sa tête entre ses jambes. Toute sa suite répéta cette même évolution en passant. La princesse Marie s'étoit d'abord jetée en arrière, de peur que l'on ne distinguât les larmes de ses yeux; mais le spectacle brillant et flatteur la fit revenir au balcon; et elle ne put s'empêcher de s'écrier!

— Que le Palatin monte avec grâce ce joli cheval! il semble n'y pas songer.

La Reine sourit :

— Il songe à celle qui seroit sa reine

demain, si elle vouloit faire un signe de tête, et laisser tomber sur ce trône un regard de ses grands yeux noirs en amande, au lieu d'accueillir toujours ces pauvres étrangers avec ce petit air boudeur, et en faisant la moue comme à présent.

Anne d'Autriche donnoit en parlant un petit coup d'éventail sur les lèvres de Marie, qui ne put s'empêcher de sourire aussi : mais à l'instant elle baissa la tête, en se le reprochant, et se recueillit pour reprendre sa tristesse qui commençoit à lui échapper. Elle eut même besoin de contempler encore les gros nuages qui planoient sur le château.

— Pauvre enfant, continua la Reine, tu fais tout ce que tu peux pour être bien fidèle, et te bien maintenir dans la mélancolie de ton roman ; tu te fais mal en ne dormant plus, pour pleurer, et en cessant de manger à table ; tu

passes la nuit à rêver ou à écrire ; mais, je t'en avertis , tu ne réussiras à rien , si ce n'est à maigrir , à être moins belle et à n'être pas reine. Ton Cinq-Mars est un petit ambitieux qui s'est perdu.

Voyant Marie cacher sa tête dans son mouchoir pour pleurer encore , Anne d'Autriche rentra un moment dans sa chambre en la laissant au balcon , et feignit de s'occuper à chercher des bijoux dans sa toilette ; elle revint bientôt lentement et gravement se remettre à la fenêtre ; Marie étoit plus calme , et regardoit tristement la campagne , les collines de l'horizon , et l'orage qui s'étendoit peu à peu.

La Reine reprit avec un ton plus grave :

—Dieu a eu plus de bonté pour vous que vos imprudences ne le méritoient peut-être , Marie ; il vous a sauvée d'un grand péril ; vous aviez voulu faire de

grands sacrifices , mais heureusement ils ne sont pas accomplis comme vous l'aviez cru. L'innocence vous a sauvée de l'amour ; vous êtes comme une personne qui, croyant se donner un poison mortel, n'auroit pris qu'une eau pure et sans danger.

— Hélas ! Madame, que voulez-vous me dire ? ne suis-je pas assez malheureuse ?

— Ne m'interrompez pas , dit la Reine, vous allez voir avec d'autres yeux votre position présente. Je ne veux point vous accuser d'ingratitude envers le Cardinal ; j'ai trop de raisons de ne pas l'aimer ! j'ai moi-même vu naître la conjuration. Cependant vous pourriez , ma chère , vous rappeler qu'il fut le seul en France à vouloir, contre l'avis de la reine-mère et de la cour, la guerre du duché de Mantoue, qu'il arracha à l'Empire et à l'Espagne,

et rendit au duc de Nevers, votre père; ici, dans ce château même de Saint-Germain, fut signé le traité qui renversoit le duc de Guastalla (1). Vous étiez bien jeune alors.... On a dû vous l'apprendre pourtant. Voici toutefois que, par amour uniquement (je veux le croire comme vous), un jeune homme de vingt-deux ans est prêt à le faire assassiner....

— Oh! Madame, il en est incapable! je vous jure qu'il l'a refusé...

— Je vous ai priée, Marie, de me laisser parler. Je sais qu'il est généreux et loyal; je veux croire que, contre l'usage de notre temps, il ait assez de modération pour ne pas aller jusque là, et tuer un vieillard comme a fait le chevalier de Guise. Sera-t-il le maître de l'empêcher s'il le fait prendre à force ouverte? C'est ce que nous ne pouvons

(1) Le 19 mai, 1632.

savoir plus que lui ! Dieu seul sait l'avenir. Du moins est-il sûr que pour vous il l'attaque, et, pour le renverser, prépare la guerre civile qui éclate peut-être à l'heure même où nous parlons, une guerre sans succès ! de quelque manière qu'elle tourne, il ne peut réussir qu'à faire du mal, car MONSIEUR va abandonner la conjuration.

— Quoi ! Madame !...

— Écoutez - moi, vous dis-je, j'en suis certaine, je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage. Que fera le grand-écuyer ? le Roi, il l'a bien jugé, est allé consulter le Cardinal. Le consulter c'est lui céder ; mais le traité d'Espagne a été signé : s'il est découvert, que fera seul M. de Cinq-Mars ? Ne tremblez pas ainsi, nous le sauverons, nous sauverons ses jours, je vous le promets, il en est temps... j'espère...

— Ah ! Madame, vous espérez ! je suis perdue, s'écria Marie affoiblie et s'évanouissant à moitié.

— Asseyons-nous, dit la Reine ; et se plaçant près de Marie, à l'entrée de la chambre, elle poursuivit :

— Sans doute MONSIEUR traitera pour tous les conjurés en traitant pour lui ; mais l'exil sera leur moindre peine, l'exil perpétuel. Voilà donc la duchesse de Nevers et de Mantoue, la princesse Marie de Gonzague, femme de M. Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, exilé !

— Eh bien ! Madame, je le suivrai dans l'exil ; c'est mon devoir, je suis sa femme, ... s'écria Marie en sanglotant ; je voudrais déjà l'y savoir en sûreté.

— Rêves de dix-huit ans ! dit la Reine en soutenant Marie. Réveillez-vous, enfant, réveillez-vous, il le faut ; je ne veux nier aucune des qualités de M. de Cinq-Mars ; il a un grand caractère, un

esprit vaste, un grand courage, mais il ne peut plus être rien pour vous, et heureusement vous n'êtes ni sa femme, ni même sa fiancée.

— Je suis à lui, Madame, à lui seul...

— Mais sans bénédiction, reprit Anne d'Autriche, sans mariage enfin; aucun prêtre ne l'eût osé; le vôtre même ne l'a pas fait, et me l'a dit. Taisez-vous, ajouta-t-elle, en posant ses deux belles mains sur la bouche de Marie.

Taisez-vous! vous allez me dire que Dieu a entendu vos sermens, que vous ne pouvez vivre sans lui, que vos destinées sont inséparables, que la mort seule peut briser votre union? propos de votre âge, délicieuses chimères d'un moment dont vous sourirez un jour, heureuse de ne pas avoir à les pleurer toute votre vie. De toutes ces jeunes femmes si brillantes que vous voyez.

autour de moi, à la cour, il n'en est pas une qui n'ait eu à votre âge quelque beau songe d'amour comme le vôtre ; qui n'ait formé de ces liens que l'on croit indissolubles, et n'ait fait en secret d'éternels sermens. Eh bien ! ces songes sont évanouis, ces nœuds rompus, ces sermens oubliés, et pourtant vous les voyez femmes et mères heureuses ; et, entourées des honneurs de leur rang, elles viennent rire et danser tous les soirs... Je devine encore ce que vous voulez me dire.. Elles n'aimoient pas autant que vous, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous vous trompez, ma chère enfant ; elles aimoient autant et ne pleuroient pas moins. Mais c'est ici que je dois vous apprendre à connoître ce grand mystère qui fait votre désespoir, parce que vous ignorez le mal qui vous dévore. Notre existence est double, mon amie : notre vie intérieure, celle

de nos sentimens, nous travaille avec violence, tandis que la vie extérieure nous domine malgré nous. On n'est jamais indépendante des hommes, et surtout dans une condition élevée; seule on se croit maîtresse de sa destinée; mais la vue de trois personnes qui surviennent nous rend toutes nos chaînes, en nous rappelant notre rang et notre entourage. Que dis-je! Soyez enfermée et livrée à tout ce que les passions vous feront naître de résolutions courageuses et extraordinaires, vous suggèreront de sacrifices merveilleux, il suffira d'un laquais qui viendra vous demander vos ordres pour rompre le charme, et vous rappeler votre existence réelle. C'est ce combat entre vos projets et votre position qui vous tue; vous vous en voulez intérieurement, vous vous faites d'amers reproches.

Marie détourna la tête,

— Oui, vous vous croyez bien criminelle. Pardonnez-vous, Marie; tous les hommes sont des êtres tellement relatifs et dépendant les uns des autres, que je ne sais si les grandes retraites du monde, que nous voyons quelquefois, ne sont pas faites pour le monde même: le désespoir a sa recherche, et la solitude sa coquetterie. On prétend que les plus sombres ermites n'ont pu se retenir de s'informer de ce qu'on disoit d'eux. Ce besoin de l'opinion générale est un bien, en ce qu'il combat presque toujours victorieusement ce qu'il y a de déréglé dans notre imagination, et vient à l'aide des devoirs que l'on oublie trop aisément. On éprouve (vous le sentirez, j'espère), en reprenant son sort tel qu'il doit être, après le sacrifice de ce qui détournoit de la raison, la satisfaction d'un exilé qui rentre dans sa famille, et d'un malade qui

revoit le jour et le soleil après une nuit troublée par le cauchemar. C'est ce sentiment d'un être revenu pour ainsi dire à son état naturel, qui donne le calme que vous voyez dans bien des yeux qui ont eu leurs larmes aussi, car il est peu de femmes qui n'aient connu les vôtres. Vous vous trouveriez parjure en renonçant à Cinq-Mars ? Mais rien ne vous lie ; vous vous êtes plus qu'acquittée envers lui en refusant, durant plus de deux années, les mains royales qui vous étoient présentées. Eh ! qu'a-t-il fait, après tout, cet amant si passionné ? Il s'est élevé pour vous atteindre ; mais l'ambition qui vous semble ici avoir aidé l'amour, ne pourroit-elle pas s'être aidée de lui ? Ce jeune homme me semble être bien profond, bien calme dans ses ruses politiques, bien indépendant dans ses vastes résolutions, dans ses monstrueuses entre-

prises, pour que je le croie uniquement occupé de sa tendresse. Si vous n'aviez été qu'un moyen au lieu d'un but, que diriez-vous?

— Je l'aimerois encore, répondit Marie; tant qu'il vivra, je lui appartiendrai, Madame.

— Mais, tant que je vivrai, moi, dit la Reine avec fermeté, je m'y opposerai.

A ces derniers mots, la pluie et la grêle tombèrent sur le balcon avec violence; la Reine en profita pour quitter brusquement la porte et rentrer dans les appartemens où la duchesse de Chevreuse, Mazarin, Mad. de Guimené et le prince Palatin attendoient depuis un moment. La Reine marcha au-devant d'eux; Marie se plaça dans l'ombre près d'un rideau, afin qu'on ne vît pas la rougeur de ses yeux. Elle ne voulut point d'abord se mêler à la conversation trop enjouée; cependant quelques

mots attirèrent son attention. La Reine montrait à la princesse de Guimené des diamans qu'elle venoit de recevoir de Paris.

— Quant à cette couronne, elle ne m'appartient pas; le Roi a voulu la faire préparer pour la future reine de Pologne; on ne sait qui ce sera.

Puis se tournant vers le prince Palatin :

— Nous vous avons vu passer, prince; chez qui donc alliez-vous ?

— Chez M^{lle} la duchesse de Rohan, répondit le Polonais.

L'insinuant Mazarin, qui profitoit de tout pour chercher à deviner des secrets et se rendre nécessaire par des confidences arrachées, dit en s'approchant de la Reine :

— Cela vient à propos quand nous parlions de la couronne de Pologne.

Marie, qui écoutoit, ne put soutenir

ce mot devant elle, et dit à Mad. de Guimené, qui étoit à ses côtés :

— Est-ce que M. de Chabot est roi de Pologne ?

La Reine entendit ce mot, et se réjouit de ce léger mouvement d'orgueil. Pour en développer le germe, elle affecta une attention approbative pour la conversation qui suivit et qu'elle encourageoit.

La princesse de Guimené se récrioit :

— Conçoit-on un semblable mariage ! On ne peut le lui ôter de la tête ; enfin, cette même M^{lle} de Rohan, que nous vîmes toutes si fière, après avoir refusé le comte de Soissons, le duc de Weymar et le duc de Nemours, n'épouser qu'un gentilhomme ! cela fait pitié, en vérité ! Où allons-nous ? on ne sait ce que cela deviendra.

Mazarin ajoutoit d'un ton équivoque :

.. — Eh quoi ! est-ce bien vrai ? aimer !

à la cour ! un amour véritable ! profond !
cela peut-il se croire ?

Pendant ceci , la Reine continuoît à
fermer et rouvrir , en jouant , la nou-
velle couronne.

— Les diamans ne vont bien qu'aux
cheveux noirs , dit-elle ; voyons , don-
nez votre front , Marie.....

Mais elle va à ravir , continua-t-elle.

— On la croiroit faite pour madame
la princesse , dit le cardinal.

— Je donnerois tout mon sang pour
qu'elle demeurât sur ce front , dit le
prince Palatin.

Marie laissa voir , à travers les larmes
qu'elle avoit encore sur les joues , un
sourire enfantin et involontaire , comme
un rayon du soleil à travers la pluie ;
puis , tout à coup devenant d'une ex-
cessive rougeur , elle se sauva en cou-
rant dans ses appartemens.

On rioit. La Reine la suivit des yeux,

sourit, donna sa main à baiser à l'ambassadeur Polonais, et se retira pour écrire une lettre.

CHAPITRE XXIV.



Le travail.

Peu d'espérances doivent avoir les pauvres et malheureux gens au fait de ce monde, puisque si grand Roi y a tant souffert et travaillé.

PHILIPPE DE COMINES.

Un soir, devant Perpignan, il se passa une chose inaccoutumée. Il étoit dix heures, et tout dormoit. Les opérations lentes et presque suspendues du siège avoient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupoit peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne

comme en temps de paix; et dans l'armée française tous les esprits étoient travaillés par cette inquiétude secrète qui annonce les grands événemens. Cependant tout étoit calme en apparence; on n'entendoit que le bruit des pas mesurés des sentinelles, on ne voyoit dans la nuit sombre que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils; lorsque tout à coup les trompettes des mousquetaires, des cheveu-légers et des gens-d'armes sonnèrent presque en même temps le *boute-selle* et à cheval. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et l'on vit les sergens de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main, pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchoient dans un sombre silence, circuloient dans les rues du camp, et venoient prendre leur

place de bataille ; on entendoit le choc des bottes pesantes et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisoit les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvement, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent, et tout rentra dans le calme : seulement l'armée étoit debout.

Des flambeaux intérieurs faisoient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp ; on distinguoit en approchant cette petite pyramide blanche et transparente ; sur sa toile se dessinoient deux ombres qui alloient et venoient. Dehors, plusieurs hommes à cheval attendoient ; dedans étoient de Thou et Cinq-Mars.

Le pieux, le sage de Thou étoit levé, armé, pour la révolte. Les fautes d'un ami sont contagieuses ; il avoit d'abord combattu ses projets, comme nous l'avons vu, mais l'habitude de les discuter

familièrement les lui avoit rendus moins odieux ; son mépris pour les vices du premier ministre , son indignation de l'asservissement des Parlemens auxquels tenoit sa famille , les noms puissans , et surtout les nobles caractères des personnages qui dirigeoient l'entreprise , tout avoit adouci la première impression que ce projet avoit produite sur son cœur généreux. Depuis l'événement fortuit qui l'avoit compromis chez Marion de Lorme parmi les conjurés , il se regardoit comme lié par l'honneur avec eux , et , plus que tout cela , les dangers de son ami l'entraînoient dans leur tourbillon comme un aimant invincible , et il s'étoit jeté aveuglément dans cette entreprise , qu'il avoit d'abord repoussée. C'est ainsi que les détails d'une pensée coupable s'accroissent avec elle.

Le grand-veneur étoit couvert de sa robe de chambre , armé , et chaussé de longues

bottes. Un énorme pistolet étoit posé sur sa table entre deux flambeaux avec sa mèche allumée; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou, couvert d'un manteau noir, se tenoit immobile les bras croisés; Cinq-Mars se promenoit les bras derrière le dos, regardant de temps à autre l'aiguille trop lente à son gré; il entr'ouvrit sa tente, et regarda le ciel, puis revint :

— Je ne vois pas mon étoile en haut, dit-il, mais n'importe! elle est là, dans mon cœur.

— Le temps est sombre, dit de Thou.

— Dites que le temps s'avance. Il marche, aïe, il marche; encore vingt minutes, et tout sera fait. L'armée attend le coup de ce pistolet pour commencer.

De Thou tenoit à la main un crucifix

d'ivoire, et portoit ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel :

— Voici l'heure, disoit-il; d'accomplir le sacrifice; je ne me repens pas; mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres! J'avois voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'âme, et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée.

Mais prenant avec force la main de Cinq-Mars :

— C'est pour vous, c'est pour vous, ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire, je ne vois que votre bonheur dans ma faute. Pardonnez-moi un moment de retour vers les idées habituelles de toute ma vie.

Cinq-Mars le regardoit fixement, et une larme couloit lentement sur sa joue.

— Vertueux ami, dit-il, puisse votre faute ne retomber que sur ma tête ! Mais espérons que Dieu, qui pardonne à ceux qui aiment, sera pour nous, car nous sommes criminels, moi par amour et vous par amitié.

Mais tout à coup regardant la montre, il prit le long pistolet dans ses mains, et considéra la mèche fumante d'un air farouche. Ses longs cheveux toiboient sur son visage comme la crinière d'un jeune lion.

— Ne te consume pas, s'écria-t-il, brûle lentement ! Tu vas allumer un incendie que toutes les vagues de l'Océan ne sauroient éteindre ; ta flamme va bientôt éclairer la moitié d'un monde, il se peut qu'elle aille jusqu'au bois des trônes. Brûle lentement, flamme précieuse ; les vents qui t'agiteront sont violens et redoutables, l'amour et la haine. Conserve-toi, ton

explosion va retentir au loin et trouvera des échos dans la chaumière du pauvre et dans le palais du Roi. Brûle, brûle, flamme chétive, tu es pour moi le sceptre et la foudre !

De Thou, tenant toujours la petite croix d'ivoire, disoit à voix basse :

— Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé, nous combattons le méchant et l'impie !

Puis élevant la voix :

— Ami, la cause de la vertu triomphera, dit-il, elle triomphera seule. C'est Dieu qui a permis que le traité coupable ne vous parvint pas ; ce qui faisoit le crime est anéanti sans doute ; nous combattons sans l'étranger, et peut-être même ne combattons-nous pas ; Dieu changera le cœur du Roi.

— Voici l'heure, voici l'heure, dit Cinq-Mars les yeux attachés sur la montre avec une sorte de rage joyeuse ;

encore quatre minutes, et les cardina-
listes du camp seront écrasés ; nous
marcherons sur Narbonne, il est là...

..... Donnez ce pistolet.

A ces mots, il ouvrit brusquement
sa tente et prit la mèche du pistolet.

— Courrier de Paris ! courrier de la
cour ! cria une voix au dehors ; et un
homme couvert de sueur, haletant de
fatigue, se jeta en bas de son cheval,
entra et remit une petite lettre à Cinq-
Mars :

— De la Reine, Monseigneur, dit-il.

Cinq-Mars pâlit, et lut :

« MONSIEUR LE MARQUIS DE CINQ-MARS,

• Je vous fais cette lettre pour vous
• conjurer et prier de rendre à ses de-
• voirs notre bien-aimée fille adoptive
• et amie, la princesse Marie de Gon-
• zague que votre affection détourne

• seule du trône de Pologne à elle offert.
 • J'ai sondé son âme ; elle est bien jeune
 • encore, et *j'ai lieu de croire* qu'elle
 • accepteroit la couronne avec *moins*
 • *d'effort et de douleur que vous ne le*
 • *pensez peut-être.*

• C'est pour elle que vous avez entre-
 • pris une guerre qui va mettre à feu et
 • à sang mon beau et cher royaume de
 • France ; je vous conjure et supplie
 • d'agir en gentilhomme, et de délier
 • noblement la duchesse de Mantoue
 • des promesses qu'elle aura pu vous
 • faire. Rendez ainsi le repos à son âme
 • et la paix à notre cher pays.

• La Reine, qui se jette à vos pieds
 • s'il le faut.

• ANNE. •

Cinq-Mars remit avec calme le pis-
 tolet sur la table ; son premier mouve-
 ment avoit fait tourner le canon contre

lui-même; cependant il le remit, et, saisissant vite un crayon, écrivit sur le revers de la même lettre.

« MADAME,

» Marie de Gonzague étant ma femme,
» ne peut être reine de Pologne qu'après
» ma mort; je meurs.

» CINQ-MARS. »

Et comme s'il n'eût pas voulu se donner un instant de réflexion, la mettant de force dans la main du courrier:

—A cheval! à cheval! lui dit-il d'un ton furieux: si tu demeures un instant de plus, tu es mort.

Il le vit partir et rentra.

Seul avec son ami, il resta un instant debout, mais pâle, mais l'œil fixe et regardant la terre comme un insensé. il se sentit chanceler.

— De Thou ! s'écria-t-il.

— Que voulez-vous, ami, cher ami ?
je suis près de vous ; vous venez d'être
grand, bien grand ! sublime !

— De Thou ! cria-t-il encore d'une
voix horrible , et il tomba la face
contre terre , comme tombe un arbre
déraciné.

Les vastes tempêtes prennent diffé-
rens aspects, selon les climats où elles
passent ; celles qui avoient une éten-
due terrible dans les pays du nord se
rassemblent, dit-on, en un seul nuage
sous la zone torride, d'autant plus re-
doutables qu'elles laissent à l'horizon
toute sa pureté, et que les vagues en
fureur réfléchissent encore l'azur du
ciel en se teignant du sang de l'homme.
Il en est de même des grandes passions,
elles prennent d'étranges aspects selon
nos caractères ; mais qu'elles sont ter-
ribles , dans les cœurs vigoureux qui

ont conservé leur force sous le voile des formes sociales ! Quand la jeunesse et le désespoir viennent à se réunir, on ne peut dire à quelles fureurs ils se porteront, ou quelle sera leur résignation subite; on ne sait si le volcan va faire éclater la montagne ou s'il s'éteindra tout à coup dans ses entrailles.

De Thou épouvanté releva son ami; le sang ruisseloit par ses narines et ses oreilles; il l'auroit cru mort si des torrens de larmes n'eussent coulé de ses yeux : c'étoit le seul signe de sa vie; mais tout à coup il rouvrit ses paupières, regarda autour de lui, et, avec une force de tête extraordinaire, reprit toutes ses pensées et la puissance de sa volonté.

— Je suis en présence des hommes, dit-il, il faut en finir avec eux. Mon ami, il est onze heures et demie; l'heure du signal est passée : donnez

pour moi l'ordre de rentrer dans les quartiers ; c'étoit une fausse alerte que j'expliquerai ce soir même.

De Thou avoit déjà senti l'importance de cet ordre ; il sortit et revint sur-le-champ , il retrouva Cinq-Mars assis , calme et cherchant à faire disparaître le sang de son visage,

— De Thou , dit-il en le regardant fixement , retirez-vous , vous me gênez.

— Je ne vous quitte pas , répondit celui-ci.

— Fuyez , vous dis-je , les Pyrénées ne sont pas loin. Je ne sais plus parler long-temps même pour vous ; mais si vous restez avec moi , vous mourrez , je vous en avertis.

— Je reste , dit encore de Thou.

— Que Dieu vous préserve donc , reprit Cinq-Mars , car je n'y pourrai rien , ce moment passé , Je vous laisse ici. Appelez Fontrailles et tous les con-

jurés, distribuez-leur ces passe-ports, qu'ils s'enfuient sur-le-champ ; dites-leur que tout est manqué, et que je les remercie. Pour vous, encore une fois, fuyez avec eux, je vous le demande ; mais, quoi que vous fassiez, sur votre vie, ne me suivez pas. Je vous jure de ne point me frapper moi-même.

A ces mots, serrant la main de son ami, sans le regarder, il s'élança brusquement hors de sa tente.

Cependant, à quelques lieues de là se tenoient d'autres discours. A Narbonne, dans le même cabinet où nous vîmes autrefois Richelieu régler avec Joseph les intérêts de l'État, étoient encore assis ces deux hommes à peu près les mêmes : le ministre cependant fort vieilli par trois ans de souffrances, et le capucin aussi effrayé du résultat de ses voyages que son maître étoit tranquille.

Le Cardinal, assis dans sa chaise longue et les jambes liées et entourées d'étoffes chaudes et fourrées, tenoit sur ses genoux trois jeunes chats qui se rouloient et se culbutoient sur sa robe rouge; de temps en temps il en prenoit un, et le plaçoit sur les autres pour perpétuer leurs jeux; il rioit en les regardant; sur ses pieds étoit couchée leur mère, comme un énorme manchon et une fourrure vivante.

Joseph, assis près de lui, renouveloit le récit de tout ce qu'il avoit entendu dans le confessionnal; pâlisant encore du danger qu'il avoit couru d'être découvert ou tué par Jacques, il finit par ces paroles :

— Enfin, Monseigneur, je ne puis m'empêcher d'être troublé jusqu'au fond du cœur lorsque je me rappelle les périls qui menaçoient et menacent encore Votre Éminence. Des spad-

sina s'offroient pour vous poignarder; je vois en France toute la cour soulevée contre vous, la moitié de l'armée, et deux provinces; à l'étranger, l'Espagne et l'Autriche prêtes à fournir des troupes; partout des pièges ou des combats, des poignards ou des canons !....

Le Cardinal bâilla trois fois sans cesser son jeu, et dit :

— C'est un bien joli animal qu'un chat ! c'est un tigre de salon : quelle souplesse ! quelle finesse extraordinaire ! Voyez ce petit jaune qui fait semblant de dormir pour que l'autre rayé ne prenne pas garde à lui, et tombe sur son frère ; et celui-là comme il le déchire ! Voyez comme il lui enfonce ses griffes dans le côté ! Il le tueroit, je crois, il le mangeroit, s'il étoit plus fort ! C'est très-plaisant ! quels jolis animaux !

Il toussa , éternua assez long-temps , puis reprit :

— Messire Joseph , je vous ai fait dire de ne me parler d'affaires qu'après mon souper ; j'ai faim maintenant , et ce n'est pas mon heure ; mon médecin Chicot m'a recommandé la régularité , et j'ai ma douleur au côté. Voici quelle sera ma soirée , ajouta-t-il en regardant l'horloge : à neuf heures nous réglerons les affaires de M. le Grand , à dix je me ferai porter autour du jardin pour prendre l'air au clair de la lune ; ensuite je dormirai une heure ou deux ; à minuit le Roi viendra , et à quatre heures vous pourrez repasser pour prendre les divers ordres d'arrestations , condamnations ou autres que j'aurai à vous donner pour les provinces , Paris ou les armées de Sa Majesté.

Richelieu dit tout ceci avec le même son de voix et une prononciation uni-

forme, altérée seulement par l'affoiblissement de sa poitrine et la perte de plusieurs dents.

Il étoit sept heures du soir ; le capucin se retira. Le Cardinal soupa avec la plus grande tranquillité, et, quand l'horloge frappa huit heures et demie, fit appeler Joseph et lui dit lorsqu'il fut assis près de la table :

— Voilà donc tout ce qu'ils ont pu faire contre moi pendant plus de deux années ? Ce sont de pauvres gens en vérité ! Le duc de Bouillon même, que je croyois assez capable, se perd tout-à-fait dans mon esprit par ce trait ; je l'ai suivi des yeux, et je te le demande, a-t-il fait un pas digne d'un véritable homme d'État ? Le Roi, MONSIEUR, et tous les autres n'ont fait que se monter la tête ensemble contre moi, et ne m'ont seulement pas enlevé un homme ! Il n'y a que ce petit Cinq-Mars qui ait



de la suite dans les idées ; tout ce qu'il a fait étoit conduit d'une manière surprenante : il faut lui rendre justice , il avoit des dispositions ; j'en aurois fait mon élève sans la roideur de son caractère ; mais il m'a rompu en visière , j'en suis bien fâché pour lui. Je les ai tous laissés nager plus de deux ans en pleine eau ; à présent tirons le filet.

— Il en est temps , Monseigneur, dit Joseph , qui souvent frémissoit involontairement en parlant ; savez-vous que de Perpignan à Narbonne le trajet est court ? savez-vous que si vous avez ici une forte armée , vos troupes du camp sont foibles et incertaines ? que cette jeune noblesse est furieuse , et que le Roi n'est pas sûr ?

Le Cardinal regarda l'horloge :

— Il n'est encore que huit heures et demie , monsieur Joseph ; je vous ai déjà dit que je ne m'occuperois de cette af-

faire qu'à neuf heures. En attendant, comme il faut que justice se fasse, vous allez écrire ce que j'ai à vous dicter, car j'ai la mémoire fort bonne. Il reste encore au monde, je le vois sur mes notes, quatre des juges d'Urbain Grandier ; c'étoit un homme d'un vrai génie que cet Urbain Grandier (ajouta-t-il avec méchanceté ; Joseph mordit ses lèvres), tous ses autres juges sont morts misérablement ; il reste Houmain qui sera pendu comme contrebandier ; nous pouvons le laisser tranquille ; mais voici cet horrible Lactance, qui vit en paix avec Barré et Mignon. Prenez une plume, et écrivez à M. l'évêque de Poitiers :

« MONSEIGNEUR ,

- » Le bon plaisir de Sa Majesté est
- » que les Pères Barré et Mignon soient
- » à l'instant remplacés dans leurs cures,

- et envoyés dans le plus court délai en
- la ville de Lyon, ainsi que le Père
- Lactance, capucin, pour y être tra-
- duits devant un tribunal spécial,
- comme prévenus de quelques crimi-
- nelles intentions envers l'État. •

Joseph écrivit aussi froidement qu'un Turc fait tomber une tête au geste de son maître.

Le Cardinal lui dit, en signant la lettre :

— Je vous ferai savoir comment je veux qu'ils disparoissent, car il est important d'effacer toutes les traces de cet ancien procès ; la Providence m'a bien servi en enlevant tous ces hommes ; j'achève son ouvrage. Voici tout ce qu'en saura la postérité.

Et il lut au capucin cette page de ses Mémoires où il raconte la posses-

sion et les sortilèges du magicien (1).

Pendant sa lente lecture, Joseph ne pouvoit s'empêcher de regarder l'horloge.

— Il te tarde d'en venir à M. le Grand, dit enfin le Cardinal; eh bien! pour te faire plaisir, passons-y.

Tu crois donc que je n'ai pas mes raisons pour être tranquille? Tu crois que j'ai laissé aller ces pauvres conspirateurs trop loin? Non. Voici de petits papiers qui te rassureroient si tu les connoissois. D'abord, dans ce rouleau de bois creux est le traité avec l'Espagne saisi à Oloron. Je suis très-satisfait de Laubardemont, c'est un habile homme!

Le feu d'une féroce jalousie brilla sous les épais sourcils de Joseph.

— Ah! Monseigneur, dit-il, ignore

(1) Voyez les Mémoires de Richelieu. *Collection des Mémoires*, t. 28, p. 189.

à quel homme il l'a attaché ; il est vrai qu'il l'a laissé mourir ; et, sous ce rapport, on n'a pas à se plaindre ; mais enfin il étoit l'agent de la conjuration ; c'étoit son fils.

— Dites-vous la vérité ? dit le Cardinal d'un air sévère ; oui, car vous n'oseriez pas mentir avec moi. Comment l'avez-vous su ?

— Par les gens de sa suite, Monseigneur ; voici leurs rapports, ils comparoîtront.

Le Cardinal examina ces papiers nouveaux et ajouta :

— Donc, nous allons l'employer encore à juger nos conjurés, et ensuite vous en ferez ce que vous voudrez, je vous le donne.

Joseph, joyeux, reprit ses précieuses dénonciations, et continua :

— Son Éminence parle de juger des gens encore armés et à cheval ?

— Ils n'y sont pas tous. Lis cette lettre de Monsieur à Chavigny; il demande grâce, il en a assez. Il n'oseit même pas s'adresser à moi le premier jour, et n'élevoit pas sa prière plus haut que les genoux d'un de mes serviteurs (1).

Mais le lendemain, il a repris courage et m'a envoyé celle-ci à moi-même (2), et une troisième pour le Roi.

(1) *A M. de Chavigny.*

« MONSIEUR DE CHAVIGNY,

» Encore que je croie que vous n'êtes pas satisfait de
 » moy, et que véritablement vous en ayez sujet, je ne
 » laisse pas de vous prier de travailler à mon accommo-
 » dement avec Son Éminence, et d'attendre cet effet
 » de la véritable affection que vous avez pour moy, qui,
 » je crois, sera encore plus grande que votre colère. Vous
 » sçavez le besoin que j'ai que vous me tiriez de la peine
 » où je suis. Vous l'avez déjà fait deux fois auprès de
 » Son Éminence. Je vous jure que ce sera la dernière
 » fois que je vous donnerai de pareils employs.

» GASTON D'ORLÈANS. »

(2) *A Son Eminence le Cardinal-Duc.*

« MON COUSIN,

» Ce mesconnoissant M. le Grand est l'homme du

Son projet l'étouffoit; il n'a pas pu le garder. Mais on ne m'apaise pas à si peu de frais, il faut une confession détaillée, ou bien je le chasserai du royaume. Je lui ai fait écrire ce matin (1).

» monde le plus coupable de vous avoir dépleu; les
 » grâces qu'il recevoit de Sa Majesté m'ont toujours fait
 » garder de luy et de tous ses artifices, mais c'est pour
 » vous, mon Cousin, que je conserve mon estime et
 » mon amitié toute entière.... Je suis touché d'un véri-
 » table repentir d'avoir ençore manqué à la fidélité que
 » je dois au Roy, Monseigneur, et je prends Dieu à té-
 » moin de la sincérité avec laquelle je serai toute ma vie
 » le plus fidèle de vos amis, et avec la même passion
 » que je suis,

» MON COUSIN,

» Votre affectionné Cousin,

» GASTON. »

(1) Réponse du Cardinal.

» MONSIEUR,

» Puisque Dieu veut que les hommes ayent recours à
 » une ingénue et entière confession pour être absous de
 » leurs fautes en ce monde, je vous enseigne le chemin
 » que vous devez tenir pour vous tirer de paine. V. A. a
 » bien commencé, c'est à elle d'achever. C'est tout ce
 » que je puis vous dire. »

Quant au magnifique et puissant duc de Bouillon, seigneur souverain de Sedan et général en chef des armées d'Italie, il vient d'être saisi par ses officiers au milieu de ses soldats et caché dans une botte de paille. Il reste donc encore seulement mes deux jeunes voisins. Ils s'imaginent avoir le camp tout entier à leurs ordres, et il ne leur demeure attaché que les compagnies Rouges; tout le reste étant à MONSIEUR n'agira pas, et mes régimens les arrêteront. Cependant j'ai permis qu'on eût l'air de leur obéir. S'ils donnent le signal à onze heures et demie, ils seront arrêtés au premier pas. Sinon le Roi me les livrera ce soir.... N'ouvre pas tes yeux étonnés, il va me les livrer, te dis-je, entre minuit et une heure. Vous voyez que tout s'est fait sans vous, Joseph, nous nous en passons fort bien; et pendant ce temps-là, je ne vois pas que

nous ayons reçu de grands services de vous ; vous vous négligez.

- — Ah ! Monseigneur, si vous saviez ce qu'il m'a fallu de peines pour découvrir le chemin des messagers du traité ! Je ne l'ai su qu'en risquant ma vie entre ces deux jeunes gens....

Ici le Cardinal se mit à rire d'un air moqueur du fond de son fauteuil.

- — Tu devois être bien ridicule et avoir bien peur dans cette boîte, Joseph ; et je pense que c'est la première fois de ta vie que tu aies entendu parler d'amour. Aimes-tu ce langage-là, Père Joseph ? et, dis-moi, le comprends-tu bien clairement ? Je ne crois pas que tu t'en fasses une idée très-belle.

Richelieu, les bras croisés, regardoit avec plaisir son capucin interdit, et poursuivit du ton persifleur d'un grand seigneur qu'il prenoit quelquefois, se plaisant à faire passer les plus nobles

expressions par les lèvres les plus impures :

— Voyons, Joseph, fais-moi une définition de l'amour selon tes idées. Qu'est-ce que cela peut être ? car enfin tu vois que cela existe ailleurs que dans les romans ; ce bon jeune homme n'a fait toutes ces petites conjurations que par amour. Tu l'as entendu toi-même, de tes oreilles indignes. Voyons, qu'est-ce que l'amour ? moi d'abord je n'en sais rien.

Cet homme fut anéanti et regarda le parquet avec l'œil stupide de quelque animal ignoble. Après avoir cherché long-temps, il répondit enfin d'une voix traînante et nasillarde :

— Ce doit être quelque fièvre maligne qui égare le cerveau ; mais en vérité, Monseigneur, je vous avoue que je n'y avois jamais réfléchi jusqu'ici, et j'ai toujours été embarrassé pour

parler à une femme; je voudrois qu'on pût les retrancher de la société, car je ne vois pas à quoi elles servent, si ce n'est à faire découvrir des secrets, comme la petite duchesse ou comme Marion de Lorme, que je ne puis trop recommander à Votre Éminence; elle a pensé à tout, et a jeté avec beaucoup d'adresse notre petite prophétie au milieu de ses conspirateurs. Nous n'avons pas manqué *le merveilleux* (1) cette fois, comme pour le siège d'Hesdin, il ne s'agira plus que de trouver une fenêtre par laquelle vous passerez le jour de l'exécution.

—Voilà encore de vos sottises, Monsieur, dit le Cardinal; vous me rendrez

(1) En 1638, le prince Thomas ayant fait lever le siège d'Hesdin, le Cardinal en fut très-peiné. Une religieuse du couvent du Mont-Calvaire avoit dit que la victoire seroit au Roi, et le P. Joseph vouloit ainsi que l'on crût que le Ciel protégeoit le ministère.

(Mémoires pour l'histoire du Cardinal de Richelieu.)

aussi ridicule que vous , si vous continuez ; je suis trop fort pour me servir du Ciel , que cela ne vous arrive plus. Ne vous occupez que des gens que je vous donne ; je vous ai fait votre part tout à l'heure. Quand le grand-écuyer sera pris , vous le ferez juger et exécuter à Lyon. Je ne veux plus m'en mêler. Cette affaire est trop petite pour moi , c'est un caillou sous mes pieds auquel je n'aurois pas dû penser si long-temps.

Joseph se tut ; il ne pouvoit comprendre cet homme qui , entouré d'ennemis armés , parloit de l'avenir comme d'un présent à sa disposition , et du présent comme d'un passé qu'il ne craignoit plus. Il ne savoit s'il devoit le croire fou ou prophète , inférieur ou supérieur à l'humanité.

Sa surprise redoubla lorsque Chavigny entra précipitamment , et heurtant ses bottes fortes contre le tabouret du

Cardinal de^e manière à courir les risques de tomber, s'écria d'un air fort troublé :

— Monseigneur, un de vos domestiques arrive de Perpignan, et il y a vu le camp en rumeur et vos ennemis à cheval....

— Ils mettront pied à terre, Monsieur, répondit Richelieu en replaçant son tabouret ; vous me paraissez manquer de calme.

— Mais... mais... Monseigneur, ne faut-il pas avertir M. de Fabert ?

— Laissez-le dormir, et allez vous coucher vous-même, ainsi que Joseph.

— Monseigneur, une autre chose extraordinaire ! le Roi vient.

— En effet, c'est extraordinaire, dit le ministre en regardant l'horloge ; je ne l'attendois que dans deux heures ; sortez tous deux.

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes , qui annonçoit l'arrivée du prince ; on ouvrit les deux battans ; les gardes du Cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet, et le Roi parut.

Il marchoit en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté, de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le père Sirmond, qui se retira et le laissa avec le Cardinal ; celui-ci s'étoit levé avec la plus grande peine, et ne put faire un pas au-devant du Roi, parceque ses jambes malades étoient enveloppées ; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissemens fréquens que lui causoit sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et

seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante :

— Je m'en vais, mon cher Cardinal, je sens que je m'en vais à Dieu ; je m'affoiblis de jour en jour ; ni l'été, ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté, répondit le ministre ; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez ; mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service.

— Et je suis sûr que votre intention étoit d'ajouter le cœur pour m'aimer, dit le Roi.

— Votre Majesté en peut-elle douter ? répondit le Cardinal en fronçant le sourcil et se mordant les lèvres, par l'impatience que lui donnoit ce début.

— Quelquefois j'en doute, reprit le

Prince ; tenez , j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert , et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans ; jamais je ne vous en ai parlé , mais je vous en voulois en secret , et même , si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts , c'eût été ce souvenir.

C'étoit là de cette sorte de franchise propre aux caractères foibles , qui se dédommagent ainsi , en inquiétant leur dominateur , du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement , et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avoit couru un grand danger ; mais il vit en même temps le besoin de confesser , pour ainsi dire , toute sa rancune , et , pour faciliter l'explosion de ces importans aveux , il accumula

les protestations qu'il croyoit les plus propres à impatienter le Roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parloit dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement, je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre.

— N'est-ce que cela, Sire? dit Richelieu : sont-ce là mes seules fautes? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devoit être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et dégoûtans de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte

la pudeur , dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères ; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés....

— Assez, c'en est assez, Cardinal , dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant, je ne puis en entendre davantage ; je vous conçois, ces tableaux m'offenseroient ; j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avoit pas dit cela ; on m'avoit caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes ?

— Je les eus toutes entre les mains , Sire ; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché ; oui , je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation ; elle daigna , la première , jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avoit alors que vingt-deux ans, pour l'ap-

procher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté ! Mais comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule.

— Vous, à la bonne heure ; mais moi, dit le Prince avec amertume.

— Eh ! Sire, s'écria le Cardinal, le Fils (1) de Dieu lui-même vous en donna l'exemple ; c'est sur le modèle de toutes les perfections que nous ré-

(1) En 1639 le Roi consulta son conseil sur la supplique de sa mère exilée, pour rentrer en France ; Richelieu répondit :

« Qui peut douter qu'il ne soit permis à un prince de se séparer d'une mère pour des considérations importantes... Le fils de Dieu n'a point fait difficulté de se séparer un temps de sa mère et de la laisser en peine quelques jours. La réponse qu'il fit à sa mère lorsqu'elle s'en plaignoit, apprend aux roys que ceux à qui Dieu a commis le soin du bien général d'un royaume doivent toujours le préférer à toutes les obligations particulières. »

(Relations de M. de Fontenilles.)

glâmes nos avis; et si les monumens dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur, et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler ! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le Roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid, et le Cardinal, jugeant qu'il n'iroit pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le Roi, il dit froidement :

— Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort ?

—Moi! dit le Roi, on vous a trompé; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulois vous en dire quelque chose; mais je n'ai rien ordonné contre vous.

—Ce n'est pas ce que disent les conjurés, Sire; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner?

— Je... voulois vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à MONSIEUR...

— Ah! Sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous; et il sembleroit avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le Roi, étonné, lut :

« MONSIEUR,

• Je suis au désespoir d'avoir en-

» core manqué à la fidélité que je dois
» à Votre Majesté, je la supplie, très-
» humblement, d'agréer que je lui en
» demande un million de pardons,
» avec un compliment de soumission
» et de repentance.

» Votre très-humble sujet,

» GASTON. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Louis ; oseroient-ils s'armer contre moi-même aussi ?

— *Aussi !* dit tout bas le Cardinal se mordant les lèvres, puis il reprit : — Oui, Sire, aussi ; c'est ce que me feroit croire jusqu'à un certain point ce petit rouleau de papiers.

Et il tiroit, en parlant, un parchemin roulé, d'un morceau de bois de sureau creux, et le déployoit sous les yeux du Roi.

— C'est tout simplement un traité

avec l'Espagne, auquel, par exemple, j'en ne crois pas que Votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle(1). Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent.

— Les traîtres ! s'écria Louis agité, il faut les faire saisir ; mon frère renonce et se repent ; mais faites arrêter le duc de Bquillon...

— Oui, Sire.

— Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie.

— Je réponds de son arrestation sur ma tête, Sire ; mais ne reste-t-il pas un autre nom ?

— Lequel ?.... quoi ?.... Cinq-Mars ! dit le Roi en balbutiant.

(1) Les articles de ce traité sont rapportés en détail dans la *Relation de Fontenilles*, t. 1.

— Précisément, Sire, dit le Cardinal.

— Je le vois bien.... mais... je crois que l'on pourroit...

— Écoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui. Votre favori est à cheval à la tête de son parti; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme, ou l'homme à l'enfant, il n'y a pas de milieu.

— Eh! que voulez-vous donc si je vous favorise? dit le Roi.

— Sa tête et celle de son confident.

— Jamais..... c'est impossible! reprit le Roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il étoit avec Cinq-Mars contre Richelieu. Il est mon ami aussi bien que vous; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi

aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux ? pourquoi cette division ? C'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous-avez fait mon désespoir : vous et lui, vous me rendez le plus malheureux des hommes !

Louis cachoit sa tête dans ses deux mains en parlant, et peut-être versoit-il des larmes ; mais l'inflexible ministre le suivoit des yeux , comme on regarde sa proie, et sans pitié , sans lui accorder un moment pour respirer, profita au contraire de ce trouble pour parler plus long-temps.

— Est-ce ainsi, disoit-il avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandemens que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur ? Vous me dites un jour que l'Église vous ordonnoit expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez

contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vissent m'apprendre la conjuration, que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore, et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'État, ressuscite des prétentions écrasées, et rallume enfin la Ligue éteinte par votre père; car c'est elle, ne vous y trompez pas; c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Êtes-vous prêt au combat? où donc est votre massue?

Le Roi, anéanti, ne répondoit pas, et cachoit toujours sa tête dans ses mains.

Le Cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit :

— Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup ? En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire et mettre cet immense fardeau de l'État dans la main de ce jeune homme. Vous pensez bien que depuis vingt ans que je connois votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré quelque retraite où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce seroit un curieux spectacle pour moi que celui d'un tel règne ! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'o-

sèrent à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous tous les grands gouvernemens à titres héréditaires et souveraineté ; nous serons contents * ? » Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu, et ce sera plus heureux peut-être, car pour gouverner l'Ile-de-France, qu'ils vous laisseront sans doute comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers.

En parlant, il poussa, avec colère, la vaste table qui remplissoit presque la chambre, et que surchargeoient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un in-

(1) Mém. de Sully, 1595.

stant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

— Eh bien ! Monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure, dit Richelieu ; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu, je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il s'en va ; à l'instant même, et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent, et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement ; car, nous l'avons dit, il ne pouvoit plus

marcher. En passant dans la chambre où travailloient les secrétaires, il dit à haute voix : Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le Roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptoit alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe; il en ouvrit un, et le trouva divisé en cases dont le nombre égaloit celui des subdivisions de tout le pays auquel il étoit destiné. Tout étoit en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermoit que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchoit que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme étoit à peu près aussi

énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvroient la table. Là, tout étoit confusion; sur des édits de bannissement et d'expropriation des huguenots de La Rochelle, se trouvoient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étoient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la Reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermoient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étoient ces mots : *Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.* Plus loin étoient entassés les dénonciations contre les huguenots, les plans de république qu'ils avoient

arrêtés; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef; le sceau de cet État projeté y étoit joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible qu'il élevoit sur son front. A côté étoit une liste des cardinaux que le Pape avoit nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvoit le marquis de Bédemar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisoit en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration, et propres à lui montrer son véritable noeud et ce que l'on avoit tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet: c'étoit un secrétaire d'État,

nommé Desnoyers; il s'avança en sa-
luant :

— Puis-je parler à Sa Majesté des af-
faires de Portugal? dit-il.

— D'Espagne par conséquent, dit
Louis; le Portugal est une province
d'Espagne.

— De Portugal, insista Desnoyers.
Voici le manifeste que nous recevons
à l'instant, et il lut :

— Don Juan, par la grâce de Dieu,
roi de Portugal, des Algarves, royau-
mes deçà l'Afrique, seigneur de la Gui-
née; conquête, navigation et com-
merce de l'Estiopie, Arabie, Perse et
des Indes:...

— Qu'est-ce que tout cela? dit le
Roi; qui parle donc ainsi?

— Le duc de Bragançe, roi de Por-
tugal, couronné il y a déjà une.. il y a
quelque temps, Sire, par un homme
appelé Pinto. A peine remonté sur le

trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi ? Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc ?

— Au contraire, Sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des États-Généraux catalans à S. M. Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sarritégés* et *excommuniés*. Le roi de Portugal.....

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis ; je ne reconnois pas un révolté.

— Le duc de Bragance donc, Sire, dit froidement le conseiller d'État, envoie à la PRINCIPAUTÉ de Catalogne son neveu, D. Ignace de Mascareñas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de

Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien ! qu'importe ? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, Sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de... au duc de Portugal.

— Moi soutenir des rebelles ! vous osez !....

— C'étoit le projet de Son Éminence, poursuivit le conseiller d'État ; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos huguenots.

— C'est bon, j'y penserai, dit le Roi ; laissez-moi.

— Sire, les États-Généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux...

— Nous verrons... Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'État sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Gloucester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu profitable à S. M. britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles I^{er} demande des secours que la reine ne trouve plus en Hollande.

— Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédens; et, en parcourant les notes du Cardinal, il trouva que, sur une première de-

mande du roi d'Angleterre, il avoit écrit de sa main :

« Faut réfléchir long-temps et attendre : — les communes sont fortes ; — le roi Charles compte sur les Écossais , ils le vendront.

» Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit *qu'on ne doit jamais frapper les princes qu'à la tête.*

REMARQUABLE , ajoutoit le Cardinal.

Puis il avoit rayé ce mot, y substituant REDOUTABLE. »

Et plus bas :

« Cet homme domine Fairfax ; — il fait l'inspiré ; ce sera un grand homme : — secours refusé ; — argent perdu. »

Le Roi dit alors : Non , non , ne précipitez rien , j'attendrai.

Mais, Sire, dit Chrvigny, les événemens sont rapides ; si le courroux re-

tarde d'une heure, la perte du Roi peut s'avancer d'un an.

— En sont-ils là ? demanda Louis.

— Dans le camp des Indépendans, on prêche la république la Bible à la main ; dans celui des Royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit.

— Mais un moment de bonheur peut tout sauver !

— Les Stuarts ne sont pas heureux, sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissoit beaucoup à penser.

— Laissez-moi, dit le Roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'État sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya d'un étonnement qu'il trouvoit en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entouroit, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les

trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventoit. Il se leva, et changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparoissoient comme des Euménides; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan; il lui sembloit entendre les cris de détresse des rois qui l'appeloient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on rappelle le Cardinal!

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avoit mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avoit fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixoit ses yeux étincelans et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

— Vous m'avez rappelé, dit-il ; que me voulez-vous ?

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée armée de deux yeux flamboyans, et terminée par une barbe aiguë et blanche, cette calotte et ces vêtemens

de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentoit un esprit infernal.

— Régnez, dit-il d'une voix foible.

— Mais.... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu ; ce papier porte : « Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs... »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa.

— Laissez-moi ; par pitié, je meurs, dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique ;

je ne suis pas sûr de vous; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

— (1) « Quand le roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes, et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. »

De plus :

— (2) Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfans! s'écria Louis, relevant sa tête, vous osez !...

— Aimez-vous mieux que je me retire ? dit Richelieu.

Le Roi signa.

— Est-ce donc fini ? dit-il avec un profond gémissement.

(1) Manuscrits de Pointis, 1642, n°. 185.

(2) Mém. d'Anne d'Autriche, 1642.

Ce n'étoit pas fini; une autre douleur lui étoit réservée. La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit entrer Cinq-Mars. Ce fut cette fois le Cardinal qui trembla.

— Que voulez-vous, Monsieur? dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand-écuyer étoit d'une pâleur égale à celle du Roi; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

— Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous ve-

nez sans doute de me livrer, dit-il en la détachant, et la posant aux pieds du Roi qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

— Je me rends, parce que je veux mourir, dit-il, mais je ne suis pas vaincu.

Le Cardinal serra les poings par fureur; mais il se contraignit.

— Et quels sont vos complices? dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement, et entr'ouvrit les lèvres pour parler...

Le Roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

— Je n'en ai point, dit enfin Cinq-

Mars, ayant pitié du prince ; et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie, où tous les gentilshommes et Fabert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci, et lui dit :

— Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter.

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

— Oui, Monsieur, je suis votre prisonnier.... Oui, Messieurs, je suis sans épée, et je vous le répète, prisonnier du Roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général, vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux ? dit Cinq-Mars, ce ne peut être que de Thou ; hélas ! à ce dévouement je le devine.

— Eh! ne t'avois-je pas aussi deviné?
s'écria celui-ci en se montrant et se je-
tant dans ses bras.

CHAPITRE XXV.



Les prisonniers.

J'ai trouvé dans mon cœur le dessein de mon frère.

PICHAUD, *Léonidas.*

Mourir ! sans vider mon carquois !

Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange

Ces bourreaux barbouilleurs de lois !

ANDRÉ CHÉNIER.

Parmi ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avoit un d'un aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il sembloit une sentinelle

formidable placée à l'une des portes de Lyon, et tenoit son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime recourbée sur la route et penchée jusque sur le fleuve, se réunissoit jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont; mais le temps, les eaux et la main des hommes n'ont laissé debout que le vieux amas de granits qui servoit de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avoient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisoient leur résidence; depuis, elle devint une place de guerre, et sous Louis XIII une prison d'État. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvoit pénétrer que par trois longues meurtrières, dominoit l'édifice, et quelques

bâtimens irréguliers l'entouroient de leurs épaisses murailles dont les lignes et les angles suivoient les formes de la roche immense, et perpendiculaire.

Ce fut là que le cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laisant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Narbonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe, et venant prendre le Rhône presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des Dieux ; étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur deux barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries ; couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur étoit passée, les deux nacelles étoient dépouillées de leur tente, et l'on voyoit, dans l'une, Richelieu pâle et décharné assis sur la poupe ; dans celle qui suivoit, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis, les soldats de César, qui campèrent sur ces mêmes bords, eussent cru voir l'inflexible batelier des enfers, conduisant les ombres amies de Castor et Pollux ; des chrétiens n'eurent pas même l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bûcher ; c'étoit le premier ministre qui passoit.

En effet il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avoient proposé de le faire périr. Il aimoit à se jouer ainsi en face de la destinée, et à planter un trophée où

elle avoit voulu mettre sa tombe.

Au milieu d'une nuit du mois d'août, tandis que tout sembloit sommeiller dans l'inexpugnable tour des prisonniers, la porte de leur première chambre tourna, sans bruit, sur ses gonds, et sur le seuil parut un homme, vêtu d'une robe brune ceinte d'une corde, ses pieds chaussés de sandales et un paquet de grosses clefs dans la main ; c'étoit Joseph. Il regarda avec précaution sans avancer, et contempla en silence l'appartement du grand-écuyer. D'épais tapis, de larges et splendides tentures voiloient les murs de la prison ; un lit de damas rouge étoit préparé, mais le captif n'y étoit pas ; assis près d'une haute cheminée, dans un grand fauteuil, vêtu d'une longue robe grise, de la forme de celle des prêtres, la tête baissée, les yeux fixés sur une petite croix d'or, à la lueur tremblotante

d'une lampe, il étoit absorbé par une méditation si profonde, que le capucin eut le loisir d'approcher jusqu'à lui, et de se placer debout face à face du prisonnier, avant qu'il s'en aperçût. Enfin il leva tout à coup la tête, et s'écria :

— Que viens-tu faire ici? misérable!

— Jeune homme, vous êtes emporté, répondit d'une voix très-basse le mystérieux visiteur; deux mois de prison auroient pu vous calmer. Je viens pour vous dire d'importantes choses : écoutez-moi, j'ai beaucoup pensé à vous, et je ne vous hais pas tant que vous croyez. Les momens sont précieux, je vous dirai tout en peu de mots. Dans deux heures, on va venir vous interroger, vous juger et vous mettre à mort avec votre ami; cela ne peut manquer, parcequ'il faut que tout se termine le même jour.

— Je le sais, dit Cinq-Mars, et j'y compte.

— Eh bien ! je puis encore vous tirer d'affaire, car j'ai beaucoup réfléchi, comme je vous l'ai dit, et je viens vous proposer des choses qui vous seront agréables. Le Cardinal n'a pas six mois à vivre, ne faisons pas les mystérieux entre nous, il faut être francs : vous voyez où je vous ai amené pour lui, et vous pouvez juger par-là du point où je le conduirai pour vous, si vous voulez ; nous pouvons lui retrancher ces six mois qui lui restent. Le Roi vous aime et vous rappellera près de lui avec transport, quand il vous saura vivant ; vous êtes jeune, vous serez long-temps heureux et puissant ; vous me protégerez, vous me ferez cardinal.

L'étonnement rendit muet le jeune prisonnier qui ne pouvoit comprendre

un tel langage, et sembloit avoir de la peine à y descendre de la hauteur de ses méditations. Tout ce qu'il put dire fut :

— Votre bienfaiteur ! Richelieu ?

Le capucin sourit et poursuivit tout bas, en se rapprochant de lui :

— Il n'y a point de bienfaits en politique; il y a des intérêts, et voilà tout. Un homme employé par un ministre ne doit pas être plus reconnoissant qu'un cheval monté par un écuyer ne l'est d'être préféré aux autres. Mon allure lui a convenu, j'en suis bien aise. A présent, il me convient de le jeter à terre.

Oui, cet homme n'aime que lui-même, il m'a trompé, je le vois bien, en reculant toujours mon élévation; mais encore une fois j'ai des moyens sûrs de vous faire évader sans bruit; je peux tout ici. Je ferai mettre à la

place des hommes sur lesquels il compte, d'autres hommes qu'il destinoit à la mort, et qui sont ici près dans la tour du nord, la tour des Oubliettes, qui s'avance au-dessus de l'eau. Ses créatures iront remplacer ces gens-là. J'envoie un médecin, un empirique qui m'appartient, au glorieux Cardinal que les plus savans de Paris ont abandonné; si vous vous entendez avec moi, il lui portera un remède universel et éternel.

— Retire-toi, dit Cinq-Mars, retire-toi, religieux infernal! aucun homme n'est semblable à toi, tu n'es pas un homme! tu marches d'un pas furtif et silencieux dans les ténèbres, tu traverses les murailles pour présider à des crimes secrets, tu te places entre les cœurs des amans pour les séparer éternellement. Qui es-tu? tu ressembles à l'âme tourmentée d'un damné.

— Romanesque enfant ! dit Joseph , vous auriez eu de grandes qualités sans vos idées fausses ; il n'y a peut-être ni damnation , ni âme. Si celles des morts revenoient se plaindre , j'en aurois mille autour de moi , et je n'en ai jamais vu , même en songe.

— Monstre ! dit Cinq-Mars à demi-voix.

— Voilà encore des mots ! reprit Joseph , il n'y a point de monstre , ni d'homme vertueux. Vous et de Thou , qui vous piquez de ce que vous nommez vertu , vous avez manqué de causer la mort de cent mille hommes peut-être , en masse et au grand jour , pour rien , tandis que , Richelieu et moi , nous en avons fait périr beaucoup moins en détail et la nuit , pour fonder un grand pouvoir. Quand on veut rester pur , il ne faut point se mêler d'agir sur les hommes ; ou plutôt ce qu'il y a de plus

raisonnable est de voir ce qui est et de se dire comme moi : Il est possible que l'âme n'existe pas, nous sommes les fils du hasard ; mais, relativement aux autres hommes, nous avons des passions qu'il faut satisfaire.

— Je respire ! s'écria Cinq-Mars, il ne croit pas en Dieu !

Joseph poursuivit :

— Or, Richelieu, vous et moi sommes nés ambitieux, il falloit donc tout sacrifier à cette idée.

— Malheureux ! ne me confondez pas avec vous !

— C'est la vérité pure cependant, reprit le capucin, et seulement vous voyez à présent que notre système valoit mieux que le vôtre.

— Misérable ! c'étoit par amour...

— Non ! non ! non ! non !... Ce n'est point cela. Voici encore des mots, vous l'avez cru peut-être vous-même, mais

c'étoit pour vous ; je vous ai entendu parler à cette jeune fille, vous ne pensiez qu'à vous - même tous les deux ; vous ne vous aimiez ni l'un ni l'autre ; elle ne songeoit qu'à son rang et vous à votre ambition ; c'est pour s'entendre dire qu'on est parfait et se voir adorer qu'on veut être aimé, c'est encore et toujours là le saint égoïsme, mon Dieu !

— Cruel serpent ! dit Cinq - Mars , n'étoit-ce pas assez de nous faire mourir ? Pourquoi viens-tu jeter tes venins sur la vie que tu nous ôtes ? Quel démon t'a enseigné ton horrible analyse des cœurs ?

— La haine de tout ce qui m'est supérieur, dit Joseph avec un rire bas et faux, et le désir de fouler aux pieds tous ceux que je hais, m'ont rendu ambitieux et ingénieux à trouver le côté foible de vos rêves. Il y a un ver qui

rampe au cœur de tous ces beaux fruits.

— Grand Dieu ! l'entends-tu ? s'écria Cinq-Mars se levant et étendant ses bras vers le ciel.

La solitude de sa prison, les pieuses conversations de son ami, et surtout la présence de la mort, qui vient comme la lumière d'un astre inconnu donner d'autres couleurs à tous les objets accoutumés de nos regards, les méditations de l'éternité, et (le dirons-nous) de grands efforts pour changer ses regrets déchirans en espérances immortelles, et pour diriger vers Dieu toute cette force d'aimer qui l'avoit égaré sur la terre ; tout avoit fait en lui-même une étrange révolution ; et, semblable à ces épis que mûrit subitement un seul coup du soleil, son âme avoit acquis de plus vives lumières, exaltée par l'influence mystérieuse de la mort.

—Grand Dieu! répéta-t-il, si celui-ci et son maître sont des hommes, suis-je un homme aussi? Contemple, contemple deux ambitions réunies, l'une égoïste et sanglante, l'autre dévouée et sans tache; la leur, soufflée par la haine, la nôtre inspirée par l'amour. Regarde, Seigneur, regarde, juge et pardonne. Pardonne, car nous fûmes bien criminels de marcher un seul jour dans la même voie à laquelle on ne donne qu'un nom sur la terre, quel que soit le but où elle conduise.

Joseph l'interrompit durement en frappant du pied :

—Quand vous aurez fini votre prière, dit-il, vous m'apprendrez si vous voulez m'aider, et je vous sauverai à l'instant.

—Jamais, scélérat impur, jamais, dit Henri d'Effiat, je ne m'associerai à toi et à un assassinat. Je l'ai refusé

quand j'étois puissant, et sur toi-même.

— Vous avez eu tort, vous seriez maître à présent.

— Eh ! quel bonheur aurais-je de mon pouvoir, partagé qu'il seroit avec une femme qui ne me comprit pas, m'aima foiblement et me préféra une couronne ? Après son abandon, je n'ai pas voulu devoir l'autorité à la victoire ; juge si je la recevrai du crime ?

— Inconcevable folie ! dit le capucin en riant.

— Tout avec elle, rien sans elle, c'étoit là toute mon âme.

— C'est par entêtement et par vanité que vous persistez ; c'est impossible ! reprit Joseph ; ce n'est pas dans la nature !

— Toi qui veux nier le dévouement, reprit Cinq-Mars, comprends-tu, du moins celui de mon ami ?

— Il n'existe pas davantage ; il a voulu vous suivre, parce que...

Ici le capucin, un peu embarrassé, chercha un instant.

— Parceque..... parceque..... il vous a formé, vous êtes son oeuvre... il tient à vous par amour-propre d'auteur.... Il étoit habitué à vous sermonner, et il sent qu'il ne trouveroit plus d'élève si docile à l'écouter et à l'applaudir... La coutume constante lui a persuadé que sa vie tenoit à la vôtre.... c'est quelque chose comme cela... il vous accompagne par routine.... D'ailleurs ce n'est pas fini... nous verrons la suite et l'interrogatoire; il niera sûrement qu'il ait su la conjuration.

— Il ne le niera pas ! s'écria impétueusement Cinq-Mars.

— Il la savoit donc, vous l'avouez, dit Joseph triomphant; vous n'en aviez pas encore dit si long.

— O Ciel ! qu'ai-je fait ! soupira Cinq-Mars en se cachant la tête.

— Calmez-vous, il est sauvé, malgré cet aveu, si vous acceptez mon offre.

D'Effiat fut quelque temps sans répondre... Le capucin poursuivit :

— Sauvez votre ami... La faveur du Roi vous attend, et peut-être l'amour égaré un moment...

— Homme, ou qui que tu sois, si tu as quelque chose en toi de semblable à un cœur, répondit le prisonnier, sauve-le ; c'est le plus pur des êtres créés. Mais fais-le emporter loin d'ici pendant son sommeil, car s'il s'éveille, tu ne le pourras pas.

— A quoi me seroit-il bon ? dit en riant le capucin ; c'est vous et votre faveur qu'il me faut.

L'impétueux Cinq-Mars se leva, et saisissant le bras de Joseph qu'il regardoit d'un air terrible :

— Je l'abaissois en te priant pour lui : viens, scélérat, dit-il, en soulevant une

tapisserie qui séparoit l'appartement de son ami du sien ; viens , et doute du dévouement et de l'immortalité des âmes.... Compare l'inquiétude de ton triomphe au calme de notre défaite , la bassesse de ton règne à la grandeur de notre captivité, et ta veille sanglante au sommeil du juste.

Une lampe solitaire éclairoit de Thou. Ce jeune homme étoit à genoux encore devant un prie-dieu surmonté d'un vaste crucifix d'ébène; il sembloit s'être endormi en priant; sa tête penchée en arrière étoit élevée encore vers la croix; ses lèvres pâles sourioient d'un sourire calme et divin, et son corps affaissé reposoit sur les tapis et le coussin du siège.

— Jésus ! comme il dort ! dit le capucin stupéfait , mêlant par oubli à ses affreux propos le nom céleste qu'il prononçoit habituellement chaque jour.

Puis tout à coup il se retira brusquement en portant la main à ses yeux, comme ébloui par une vision du ciel.

— Brou... brr... berr... dit-il en secouant la tête et se passant la main sur le visage... Tout cela est un enfantillage... cela me gagneroit si j'y pensois... Ces idées-là peuvent être bonnes comme l'opium pour calmer... Mais il ne s'agit pas de cela ; dites oui ou non.

— Non..., dit Cinq-Mars, le jetant à la porte par l'épaule, je ne veux point de la vie, et ne me repens pas d'avoir perdu une seconde fois de Thou, car il n'en auroit pas voulu au prix d'un assassinat ; et quand il s'est livré à Narbonne, ce n'étoit pas pour reculer à Lyon.

— Réveillez-le donc, car voici les juges, dit d'une voix aigre et riant le capucin furieux.

En effet, huit juges vêtus de noir et

portant de longues barbes vinrent, à la lueur des flambeaux, se ranger en silence à droite et à gauche de la chambre; Laubardemont étoit à leur tête. Joseph les salua, les fit placer avec des politesses révérencieuses, et leur parla souvent à l'oreille; il sembloit faire les honneurs d'une fête. Il regardoit Laubardemont d'un air ironique et féroce, et lui dit de s'approcher de l'accusé et de procéder à l'interrogatoire. On annonça que M. le chancelier du parlement avoit ordre de ne point paroître, de peur d'être influencé par le souvenir de son ancienne amitié pour le prisonnier. Le vrai motif de son absence fut la honte d'être envoyé par le Cardinal pour juger son bienfaiteur. Cinq-Mars l'avoit fait conserver dans sa charge lors du procès du duc de La Valette qui l'ébranla dans la faveur du Roi. Mais Richelieu voulut positivement que le

chancelier vint à Lyon pour cette affaire. On trouve encore dans ses lettres au Roi les citations qu'il mit à l'appui, disant que M. de Marillac fut à Nantes au procès de Chalais; M. de Château-neuf à Toulouse, pour M. de Montmo-rency; et M. de Bellièvre à Paris, pour le procès de M. de Biron. Ce magistrat vint, mais ne parut pas, comme on le signifioit.

Il fut convenu que le fautenil ser-viroit de sellette, et l'on se tut pour écouter la réponse du prisonnier.

Il parla d'une voix douce et calme.

— Dites à M. le chancelier, que j'aurois le droit d'en appeler au parle-ment de Paris, et de récuser mes ju-ges, parce qu'il y a parmi eux deux de mes ennemis; et à leur tête un de mes amis, M. Segnier lui-même, que j'ai conservé dans sa charge.

Mais je vous épargnerai bien des

peines, Messieurs, en me reconnoissant coupable de toute la conjuration par moi seul conçue et ordonnée. Ma volonté est de mourir. Je n'ai donc rien à ajouter pour moi ; mais , si vous voulez être justes, vous laisserez la vie à celui que le Roi même a nommé le plus honnête homme de France, et qui ne meurt que pour moi.

— Qu'on l'introduise, dit Laubardemont.

Deux gardes entrèrent chez de Thour, et l'amènèrent.

Il entra et salua gravement avec un sourire angélique sur les lèvres, et embrassant Cinq-Mars :

— Voici donc enfin le jour de notre gloire, dit-il; nous allons gagner le ciel et le bonheur éternel.

— Nous apprenons, Monsieur, dit Laubardemont, nous apprenons par la bouche même de M. de Cinq-Mars

que vous avez su la conjuration.

De Thou répondit à l'instant, et sans aucun trouble, toujours avec un demi-sourire, et les yeux baissés :

— Messieurs,

J'ai passé ma vie à étudier les lois humaines, et je sais que le témoignage d'un accusé ne peut condamner l'autre. Je pourrois répéter aussi ce que j'ai déjà dit : que l'on ne m'auroit pas cru si j'avois dénoncé sans preuve le frère du Roi. Vous voyez donc que ma vie et ma mort sont entre mes mains. Pourtant, lorsque j'ai bien envisagé l'une et l'autre, j'ai connu clairement, que de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne pourroit être que malheureuse après la perte de M. de Cinq-Mars ; j'avoue donc et confesse que j'ai su sa conspiration, j'ai fait mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas

voulu trahir ; c'est pourquoi je me condamne ; par les lois qu'a rapportées mon père lui-même, qui me pardonne, j'espère.

A ces mots les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq-Mars s'écrioit :

— Ami ! ami ! que je regrette ta mort que j'ai causée ! Je t'ai trahi deux fois ; mais tu sauras comment.

Mais de Thou l'embrassant et le consolant, répondoit en levant les yeux en haut :

— Ah ! que nous sommes heureux de finir de la sorte ! qu'avons-nous fait qui nous mérite la grâce du martyr et le bonheur de mourir ensemble ?

Les juges n'étoient pas préparés à cette douceur, et se regardoient avec surprise.

— Ah ! si l'on me donnoit seulement une pertuisane, dit une voix enrouée :

c'étoit le vieux Grandchamp qui s'étoit glissé dans la chambre, et dont les yeux étoient rouges de fureur, je déferois bien Monseigneur de tous ces hommes noirs, disoit-il.

Deux haliebardiens vinrent se mettre près de lui en silence ; il se tut, et pour se consoler se mit à une fenêtre du côté de la rivière, où le soleil ne se montrait pas encore, et il sembla ne plus faire attention à ce qui se passoit dans la chambre.

Cependant , Laubardemont , craignant que les juges ne vinssent à s'attendrir , dit à voix haute : — Actuellement, d'après l'ordre de M. le Cardinal, on va mettre ces deux Messieurs à la gêne, c'est-à-dire, à la question ordinaire et extraordinaire.

Cinq-Mars rentra dans son caractère par indignation , et croisant les bras , fit, vers Laubardemont et Joseph, deux

pas qui les épouvantèrent. Le premier porta involontairement la main à son front.

— Sommes-nous ici à Loudun ? s'écria le prisonnier.

Mais de Thou s'approchant lui prit la main et la serra ; il se tut et reprit d'un ton calme en regardant les juges :

— Messieurs, ce n'est point à des âmes comme les nôtres que l'on peut arracher des secrets par les souffrances du corps. Nous sommes devenus prisonniers par votre volonté et à l'heure marquée par nous-mêmes ; nous vous avons dit seulement ce qu'il vous falloit pour nous faire mourir, vous ne saurez rien de plus, nous avons ce que nous voulions.

— Que faites-vous, ami ? interrompit de Thou... Il se trompe, Messieurs, nous ne refusons point le martyre que Dieu nous offre, nous le demandons.



— Mais, disoit Cinq-Mars, qu'avez-vous besoin de ces tortures infâmes pour conquérir le ciel? vous, martyr déjà, martyr volontaire de l'amitié! Messieurs, moi seul je puis avoir d'importans secrets, c'est le chef d'une conjuration qui la connoît; mettez-moi seul à la question, si nous devons être ici traités comme les plus vils malfaiteurs.

— Par charité, Messieurs, repro-
noit de Thou, ne me privez pas des
mêmes douleurs que lui; je ne l'ai pas
suivi si loin pour l'abandonner à cette
heure précieuse, et ne pas faire tous
mes efforts pour l'accompagner jusque
dans le ciel.

Pendant ce débat, il s'en étoit en-
gagé un autre entre Loubardepont et
Joseph; celui-ci, craignant que la dou-
leur n'arrachât le récit de son entretien;
n'étoit pas d'avis de donner la ques-

tion; l'autre, ne trouvant pas son triomphe complété par la mort, l'exigeoit impérieusement. Les juges entouraient et écoutoient ces deux ministres secrets du grand ministre; cependant plusieurs choses leur ayant fait soupçonner que le crédit du capucin étoit plus puissant que celui du juge, ils penchoient pour lui, et se décidèrent à l'humanité quand il finit par ces paroles prononcées à voix basse :

— Je connois leurs secrets; nous n'avons pas besoin de les savoir, parcequ'ils sont inutiles, et qu'ils vont trop haut. M. le Grand n'a à dénoncer que le Roi, et l'autre la Reine; c'est ce qu'il vaut mieux ignorer. D'ailleurs, ils ne parleroient pas; je les connois, ils se taieroient, l'un par orgueil, l'autre par piété. Laissons-les, la torture les blessera; ils seront défigurés et ne pour-

ront plus marcher ; cela gâtera toute la cérémonie ; il faut les conserver pour paroître.

Cette dernière et haute considération prévalut ; les juges se retirèrent pour aller délibérer avec le chancelier. En sortant, Joseph dit à Laubardemont :

— Je vous ai laissé assez de plaisir ici ; maintenant vous allez avoir encore celui de délibérer, et vous irez interroger trois prévenus dans la tour du Nord.

C'étoient les trois juges d'Urbain Grandier.

Il dit, rit aux éclats, et sortit le dernier, poussant devant lui le maître des requêtes ébahi.

A peine le sombre tribunal eut-il défilé, que Grandchamp, délivré de ses deux estafiers, se précipita vers son maître, et lui saisissant la main, lui dit :

— Au nom du ciel, venez sur la terrasse, Monseigneur, je vous montrerai quelque chose; au nom de votre mère, venez....

Mais la porte s'ouvrit au vieux abbé Quillet presque dans le même instant :

— Mes enfans ! mes pauvres enfans ! criait le vieillard en pleurant; hélas ! pourquoi ne m'a-t-on permis d'entrer qu'aujourd'hui ? Cher Henri, votre mère, votre frère, votre sœur sont ici cachés....

— Taisez-vous, Monsieur l'abbé, dit Grandchamp; venez sur la terrasse, Monseigneur.

Mais le vieux prêtre retenoit son élève en l'embrassant.

— Nous espérons, nous espérons beaucoup la grâce.

— Je la refuserois, dit Cinq-Mars.

— Nous n'espérons que les grâces de Dieu, reprit de Thou.

— Taisez-vous, interrompît encore Grandchamp, les juges reviennent.

En effet, la porte s'ouvrit encore à la sinistre procession, où Joseph et Laubardemont manquoient.

— Messieurs, s'écria le bon abbé s'adressant aux commissaires, je suis heureux de vous dire que je viens de Paris, que personne ne doute de la grâce de tous les conjurés. J'ai vu, chez Sa Majesté, MONSIEUR lui-même et le duc de Bouillon rentrés en faveur; j'espère...

— Silence! dit un commissaire élevant un papier qu'il lut :

« La chambre déléguée (1) considérant :

• 1°. Que celui qui touche la personne des ministres des princes est regardé par les lois anciennes et consti-

(1) Voyez pièces du procès et rapport de M. de Marca.

tutions des empereurs, comme criminel de lèse-majesté ;

2° Que la troisième ordonnance du pieux roi Louis XI porte peine de mort contre quiconque ne révèle pas une conjuration contre l'État :

» A conclu à la mort dans les vingt-quatre heures. »

Les deux amis s'embrassèrent.

— Cruels ! dit le vieillard fondant en larmes, pour trouver des armes contre eux, il vous a fallu fouiller dans l'arsenal des tyrans. Pourquoi ne laisser entrer dans ce moment...

— Comme confesseur, d'après le choix du P. Joseph. Remerciez-le, car, depuis deux mois, aucun étranger n'a en permission d'entrer ici, dit le commissaire en sortant avec les juges silencieux.

Dès que la porte fut refermée :

— Sur la terrasse, au nom du ciel !

s'écria encore Grandchamp ; et il y entraîna son maître et de Thou. Le vieux gouverneur les suivit en boitant.

— Que nous veux-tu dans un moment semblable ? dit Cinq-Mars avec une gravité pleine d'indulgence.

— Regardez les chaînes de la ville, dit le fidèle domestique.

Le soleil naissant coloroit le ciel depuis un instant à peine. Il paroissoit à l'horizon une ligne éclatante et jaune, sur laquelle les montagnes découpoient durement leurs formes d'un bleu foncé ; les vagues de la Saône et les chaînes de la ville, tendues d'un bord à l'autre, étoient encore voilées par une légère vapeur qui s'élevoit aussi de Lyon, et déroboit à l'œil le toit des maisons. Les premiers jets de la lumière matinale ne coloroient encore que les points les plus élevés du magnifique paysage.

Dans la Cité, les clochers de l'Hôtel-de-Ville et de Saint-Nizier ; sur les collines environnantes, les monastères des Carmes et de Sainte-Marie, et la forteresse entière de Pierre-Encise ; étoient dorés de tous les feux de l'aurore. On entendoit le bruit des carillons joyeux des églises, les matines paisibles de la cloche des couvens et des villages. Les murs seuls de la prison étoient silencieux.

— Eh bien ! dit Cinq-Mars, que nous faut-il voir ? est-ce la beauté des plaines ou la richesse des villes ? est-ce la paix de ces villages ? Ah ! mes amis, il y a partout là des passions et des douleurs comme celles qui nous ont amenés ici.

Le vieil abbé et Grandchamp se penchèrent sur le parapet de la terrasse pour regarder du côté de la rivière.

— Le brouillard est trop épais, on ne voit rien encore, dit l'abbé.

— Que notre dernier soleil est lent à paroître ! disoit de Thou.

— N'apercevez-vous pas en bas, au pied des rochers, sur l'autre rive, une petite maison blanche, entre la porte d'Halin-court et le boulevard Saint-Jean ? dit l'abbé.

— Je ne vois rien, répondit Cinq-Mars, qu'un amas de murailles grisâtres.

— Ce maudit brouillard est épais, reprenoit Grandchamp toujours penché en avant comme un marin qui s'appuie sur la dernière planche d'une jetée pour apercevoir une voile à l'horizon.

— Chut ! dit l'abbé, on parle près de nous.

En effet, un murmure confus, sourd et inexplicable, se faisoit entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'étoit guère plus grande qu'un colombier, les

prisonniers l'avoient à peine remarquée jusque-là.

→ Vient-on déjà nous chercher ? dit Cinq-Mars.

— Bah ! bah ! répondit Grandchamp , ne vous occupez pas de cela ; c'est la tour des Oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort , et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau , au moins une fois par semaine. Pensons à notre affaire : je vois une lumière à la fenêtre là bas.

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle , malgré l'horreur de leur situation. Elle s'avançoit , en effet , en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte et bouillonnante , sorte de source inutile , qu'un bras égaré de la Saône formoit entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyoit tourner rapi-

dement la roue d'un moulin abandonné depuis long-temps. On entendit trois fois un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaisseroit et se relèveroit tout à coup comme par ressort , en frappant contre la pierre des murs, et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejaillir en écume à une grande hauteur.

— Miséricorde ! seroient - ce des hommes ? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnoient en l'air ; dit Grand-champ ; ce sont des amis du Cardinal.

Un cri horrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme roue du moulin ; un de ses larges rayons fut brisé, et un homme embarrassé

dans les poutres vermoulues, parut hors de l'écume qu'il coloroit d'un sang noir, tourna deux fois en criant, et s'engloutit. C'étoit Laubardemont.

- Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

— Il y a une Providence, dit Grandchamp; c'est aujourd'hui le 18 août, et Urbain Grandier l'avoit ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux; Messieurs, ne restez pas là immobiles, que ce soit lui ou non, je n'en serois pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu! je vois le signal! nous sommes sauvés, tout est prêt; accourez de ce côté-ci, Monsieur l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre; nos amis sont préparés.

L'abbé saisit aussitôt la main de chacun des deux amis, et les entraîna de

côté de la terrasse où ils avoient d'abord attaché leurs regards.

— Écoutez-moi tous deux, leur dit-il : apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite que vous leur assuriez ; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre ; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis ; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice ; le signal sera votre chapeau que vous mettrez sur votre tête quand il faudra commencer.

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il étoit accouru à Paris ; qu'un tel secret enveloppoit toutes les actions du Cardinal, que personne n'y savoit le lieu de la détention du grand-écuyer ; beaucoup le disoient exilé, et, lorsque l'on

avoit vu l'accômodement de MONSIEUR et du duc de Bouillon avec le Roi, on n'avoit plus douté que la vie des autres ne fût assurée, et l'on avoit cessé de parler de cette affaire qui compromettoit peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'étoit même, en quelque sorte, réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume, en échange des lettres d'abolition, accordées à ce prince reconnu innocent, comme MONSIEUR; que le résultat de tous les arrangemens avoit fait admirer l'habileté du Cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disoit-on, avoient voulu sa mort. On faisoit même courir le bruit qu'il avoit fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant généreusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit , Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation , et serrant la main de son ami :

— *Arrêter !* s'écria-t-il ; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement ? Faut-il tout sacrifier jusqu'à l'opinion de la postérité ?

— C'étoit encore là une vanité , reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche ; mais chut ! écoutons l'abbé jusqu'au bout.

Le gouverneur ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vint de la joie qu'ils ressentoient de voir leur fuite assurée , et voyant que le soleil avoit à peine encore dissipé les vapeurs du matin , se livra sans contrainte à ce plaisir involontaire qu'éprouvent les vieillards en racontant des événemens nouveaux , ceux même qui doivent affliger. Il leur dit toutes ses peines infructueuses pour découvrir

la retraite de son élève, ignorée de la cour et de la ville, où l'on n'osoit pas même prononcer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avoit appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la Reine elle-même qui avoit daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef; Anne d'Autriche avoit même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de Touraine à Lyon pour aider ce dernier coup.

— La bonne Reine! dit-il, elle pleuroit beaucoup lorsque je la vis, et disoit qu'elle donneroit tout ce qu'elle possède pour vous sauver; elle se faisoit beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais pas quelle lettre. Elle parloit du salut de la France, mais ne s'expliquoit pas. Elle me dit qu'elle vous admiroit

et vous conjuroit de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus? interrompit de Thou, qui soutenait Cinq-Mars pâlisant.

— Rien de plus, dit le vieillard... Et personne ne vous a parlé de moi? reprit le grand-écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore, si elle m'eût écrit! dit Henri à demi-voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur, reprit de Thou.

Cependant le vieux Grandchamp, aux genoux de Cinq-Mars, et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui cria d'une voix entrecoupée :

— Monseigneur...., mon maître...., mon bon maître..., les voyez-vous? les

voilà..., ce sont eux..., ce sont elles..., elles toutes.

— Eh ! qui donc, mon vieil ami ? disoit son maître.

— Qui ? grand Dieu ! regardez cette fenêtre, ne les reconnoissez-vous pas?... Votre mère, vos sœurs, votre frère.

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir dans l'éloignement des femmes qui agitoient des mouchoirs blancs; l'une d'elles, vêtue de noir, étendoit ses bras vers la prison, se retiroit de la fenêtre comme pour reprendre des forces, puis, soutenue par les autres, reparoissoit et ouvroit les bras, ou posoit la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment; il pencha la tête sur le sein de son ami, et pleura.

— Combien de fois me faudra-t-il donc mourir ? dit-il.

Puis, répondant du haut de la tour par un geste de sa main à ceux de sa famille :

— Descendons vite, mon père, répondit-il au vieil abbé ; vous allez me dire au tribunal de la pénitence et devant Dieu si le reste de ma vie vaut encore que je fasse verser du sang pour le conquérir.

Cependant tout étoit calme dans la ville de Lyon, lorsque, au grand étonnement de ses habitans, on vit arriver par toutes ses portes des troupes d'infanterie et de cavalerie que l'on savoit campées et cantonnées fort loin de là. Les gardes françaises et suisses, les régimens de Pompadour, les gens-d'armes de Maurevert et les carabins de la Roque, tous défilèrent en silence ; la cavalerie, portant le mousquet appuyé sur le pommeau de la selle, vint silencieusement se ranger autour du

château de Pierre-Encise ; l'infanterie forma la haie sur les bords de la Saône, depuis la porte du fort jusqu'à la place des Terreaux. C'étoit le lieu ordinaire des exécutions.

Rien n'avoit transpiré dans la ville sur le nom des prisonniers ; les murs inaccessibles de la forteresse ne laissoient rien sortir ni rien pénétrer que dans la nuit, et les cachots profonds avoient quelquefois renfermé le père et le fils durant des années entières à quatre pieds l'un de l'autre sans qu'ils s'en doutassent. La surprise fut extrême à cet appareil éclatant, et la foule accourut, ne sachant s'il s'agissoit d'une fête ou d'un supplice.

Ce même secret qu'avoient gardé les agens du ministre avoit été aussi soigneusement caché par les conjurés, car leur tête en répondoit.

Montrésor, Fontrailles, le baron de

Beuvau, Olivier d'Entraigues, Gondi, le comte Du Lude et l'avocat Fournier, déguisés en soldats, en ouvriers et en baladins, armés de poignards sous leurs habits, avoient jeté et partagé dans la foule plus de cinq cents gentilshommes et domestiques déguisés comme eux; des chevaux étoient préparés sur la route d'Italie, et des barques sur le Rhône avoient été payées d'avance. Le jeune marquis d'Effiat, frère aîné de Cinq-Mars, habillé en chartreux, parcouroit la foule, alloit et venoit sans cesse de la place des Terreaux à la petite maison où sa mère et sa sœur étoient renfermées avec la présidente de Pontac, sœur du malheureux de Thou; il les rassuroit, leur donnoit un peu d'espérance, et revenoit trouver les conjurés et s'assurer que chacun d'eux étoit disposé à l'action.

Chaque soldat formant la baïe avoit

à son côté un homme prêt à le poignarder.

La foule innombrable entassée derrière la ligne des gardes les poussoit en avant, débordoit leur alignement, et leur faisoit perdre du terrain. Ambrosio, domestique espagnol qu'avoit conservé Cinq-Mars, s'étoit chargé du capitaine des piquiers, et, déguisé en musicien catalan, avoit entamé une dispute avec lui, feignant de ne vouloir pas cesser de jouer de la vielle. Chacun étoit à son poste.

L'abbé de Gondi, Olivier d'Entragues et le marquis d'Efflat étoient au milieu d'un groupe de poissardes et d'écaillères qui se-disputoient et jetoient de grands cris; elles disoient des injures à l'ape d'elles plus jeune et plus timide que ses mâles compagnes. Le frère de Cinq-Mars s'approcha pour écouter leur querelle.

— Eh ! pourquoi , disoit - elle aux autres, voulez-vous que Jean-le-Roux, qui est un honnête homme, aille couper la tête à deux chrétiens, parcequ'il est boucher de son état ? Tant que je serai sa femme, je ne le souffrirai pas ; j'aimerois mieux...

— Eh bien ! tu as tort, répondoient ses compagnes : qu'est-ce que cela te fait que la viande qu'il coupe se mange ou ne se mange pas ? Il n'en est pas moins vrai que tu aurois cent écus pour faire habiller tes trois enfans à neuf. T'es trop heureuse d'être l'*épouse* d'un boucher. Profite donc, ma mignonne, de ce que Dieu t'envoie par la grâce de Son Éminence.

— Laissez-moi tranquille, reprenoit la première, je ne veux pas accepter. J'ai vu ces beaux jeunes gens à la fenêtre, ils ont l'air doux comme des agneaux.

— Eh bien ! est-ce qu'on ne tue pas tes agneaux et tes veaux ? reprenoit la femme Le Bon. Qu'il arrive donc du bonheur à une petite femme comme ça ! Quelle pitié ! quand c'est de la part du révérend capucin encore !

— Que la gaieté du peuple est horrible ! s'écria Olivier d'Entraigues étourdiment.

Toutes ces femmes l'entendirent et commencèrent à murmurer contre lui.

— *Du peuple !* disoient-elles , et d'où est donc ce petit maçon avec ce plâtre sur ses habits ?

— Ah ! interrompoit une autre, tu ne vois pas que c'est quelque gentilhomme déguisé ? regarde ses mains blanches, ça n'a jamais travaillé.

— Oui , oui , c'est quelque petit conspirateur dameret ; j'ai bien envie d'aller chercher M. le chevalier du guet, pour le faire arrêter.

L'abbé de Gond sentit tout le danger de cette situation, et, se jetant d'un air de colère sur Olivier avec toutes les manières d'un menuisier dont il avoit pris le costume et le tablier, il s'écria, en le saisissant au collet :

— Vous avez raison ; c'est un petit drôle qui ne travaille jamais ; depuis deux ans que mon père l'a mis en apprentissage, il n'a fait que peigner ses cheveux blonds, pour plaire aux petites filles. Allons, rentre à la maison.

Et lui donnant des coups de latte, il lui fit percer la foule, et revint se placer sur un autre point de la baie ; après avoir tancé le page étourdi, il lui demanda la lettre qu'il disoit avoir à remettre à M. de Cinq-Mars, quand il seroit évadé. Olivier l'avoit depuis deux mois dans sa poche, et la lui donna.

— C'est d'un prisonnier à un autre, dit-il, car le chevalier de Jars, en sortant de

la Bastille, m'e l'a envoyée de la part d'un de ses compagnons de captivité.

— Ma foi, dit Gondi, il peut y avoir quelque secret important pour notre ami ; je la décachette, vous auriez dû y penser plus tôt.

— Ah ! bah ! c'est du vieux Bassompierre. Lisons :

« MON CHER ENFANT,

» J'apprends du fond de la Bastille où
 » je suis encore, que vous voulez con-
 » spirer contre ce tyran de Richelieu
 » qui ne cesse d'humilier notre bonne
 » vieille noblesse et les parlemens, et
 » de saper dans ses fondemens l'édifice
 » sur lequel reposoit l'État. J'apprends
 » que les nobles sont mis à la taille, et
 » condamnés par de petits juges, contre
 » les privilèges de leur condition, forcés
 » à l'arrière-ban contre les pratiques
 » anciennes..... »

— Ah! le vieux radoteur! interrompit le page en riant aux éclats.

— Pas si sot que vous croyez; seulement il est un peu reculé pour notre affaire...

« Je ne puis qu'approuver ce généreux projet, et je vous prie de me bailler avis de tout... »

— Ah! le vieux langage du dernier règne! dit Olivier; il ne sait pas écrire: *me faire expert de toutes choses*, comme on dit à présent.

— Laissez-moi lire, pour Dieu, dit l'abbé; dans cent ans on se moquera aussi de nos phrases..... Il poursuivit.

« Je puis vous bien conseiller, nonobstant mon grand aage, en vous racontant ce qui m'advint en 1560. »

— Ah! ma foi, je n'ai pas le temps de m'ennuyer à lire tout. Voyons la fin....

• Quand je me rappelle mon dîner
• chez M^{me} la maréchale d'Effiat, votre
• mère, et que je me demande ce que
• sont devenus tous les convives, je
• m'afflige véritablement : mon pauvre
• Puy-Laurens est mort à Vincennes,
• de chagrin d'être oublié par MONSIEUR
• dans cette prison ; de Launay, tué en
• duel, et j'en suis marri ; car, malgré
• que je fus mal satisfait de mon arres-
• tation, il y mit de la courtoisie, et je
• l'ai toujours tenu pour un galant
• homme. Pour moi, me voilà sous clef
• jusqu'à la fin de la vie de M. le Cardi-
• nal ; aussi, mon enfant, nous étions
• treize à table ; il ne faut pas se mo-
• quer des vieilles croyances. Remer-
• ciez Dieu de ce que vous êtes le seul
• à qui il ne soit pas arrivé malencon-
• tre... »

— Encore un à-propos ! dit Olivier
en riant de tout son cœur, et cette fois

l'abbé de Gondi ne put tenir son sérieux malgré ses efforts.

Ils déchirèrent la lettre inutile, pour ne pas prolonger encore la détention du pauvre maréchal, si elle étoit trouvée, et se rapprochèrent de la place des Terreaux et de la haie de gardes qu'ils devoient attaquer, lorsque le signal du chapeau seroit donné par le jeune prisonnier.

Ils virent avec satisfaction tous leurs amis à leur poste, et prêts à jouer des couteaux, selon leur propre expression. Le peuple, en se pressant autour d'eux, les favorisoit sans le vouloir. Il survint près de l'abbé une troupe de jeunes demoiselles vêtues de blanc et voilées; elles alloient à l'église pour communier; et les religieuses qui les conduisoient; croyant comme tout le peuple que ce cortège étoit destiné à rendre des honneurs à quelque grand personnage,

leur permirent de monter sur de larges pierres de taille accumulées derrière les soldats. Là elles se groupèrent avec la grâce de cet âge, comme vingt belles statues sur un seul piédestal. On eût dit ces vestales que l'antiquité convioit aux sanglans spectacles des gladiateurs. Elles se parloient à l'oreille; en regardant autour d'elles, rioient et rougissoient ensemble comme font les enfans.

L'abbé de Gondî vit avec humeur qu'Olivier alloit encore oublier son rôle de conspirateur et son costume de maçon pour leur lancer des œillades, et prendre un maintien trop élégant et des gestes trop civilisés pour l'état qu'on devoit lui supposer : il commençoit déjà à s'approcher d'elles, en hochant ses cheveux avec ses doigts, lorsque Fontrailles et Montésor survinrent par bonheur sous un habit de soldats suisses; un groupe de gentilshommes

déguisés en mariniens les suivoit avec des bâtons ferrés à la main ; ils avoient sur le visage une pâleur qui n'annonçoit rien de bon. On entendit une marche sonnée par des trompettes.

— Restons ici , dit l'un d'eux à sa suite, c'est ici.

L'air sombre et le silence de ces spectateurs contrastoient singulièrement avec les regards enjoués et curieux des jeunes filles et leurs propos enfantins.

— Ah ! le beau cortège ! crioient-elles : voilà au moins cinq cents hommes avec des cuirasses et des habits rouges , sur de beaux chevaux ; ils ont des plumes jaunes sur leurs grands chapeaux. (Ce sont des étrangers , des Catalans , dit un garde-français.) Qui conduisent-ils donc ? — Ah ! voici un beau carrosse doré ! mais il n'y a personne dedans. — Ah ! je vois trois hommes à pied ; où vont-ils ?

— A la mort ! dit Fontrailles d'une voix sinistre qui fit taire toutes les voix. On n'entendit plus que les pas lents des chevaux qui s'arrêtèrent tout à coup par un de ces retards qui arrivent dans la marche de tous les cortèges. On vit alors un douloureux et singulier spectacle. Un vieillard à la tête tonsurée, marchait avec peine en sanglotant, soutenu par deux jeunes gens d'une figure intéressante et charmante, qui se donnoient une main derrière ses épaules voûtées, tandis que, de l'autre, chacun d'eux tenoit l'un de ses bras. Celui qui marchait à sa gauche étoit vêtu de noir ; il étoit grave et baissoit les yeux ; l'autre, beaucoup plus jeune, étoit revêtu d'une parure éclatante (1) ; une sorte de cuirasse de dentelles,

(1) Le portrait en pied de M. de Cinq-Mars est conservé dans la galerie du Palais-Royal, chez M. le duc d'Orléans.

montée alors pourpoint, et de larges manches bouffantes et brodées le couvroient du cou à la ceinture, habillement assez semblable au corset des femmes; le reste de ses vêtemens en velours noir brodé de palmes d'argent, des bottines grisâtres à talons rouges, où s'attachoient des éperons d'or, tout rehaussoit la grâce de sa taille élégante et souple. Il saluoit à droite et à gauche de la baie avec un sourire mélancolique.

Un vieux domestique, avec des moustaches et une barbe blanches, suivoit le front baissé, tenant en main deux chevaux de bataille caparaçonnés.

Les jeunes demoiselles se faisoient, mais elles ne purent retenir leurs sanglots en les voyant.

— C'est donc ce pauvre vieillard qu'on mène à la mort? s'écrièrent-elles; ses enfans le soutiennent.

— A genoux! Mesdames, dit une religieuse, et priez pour lui.

— A genoux! cria Gondi, et priens pour que Dieu les sauve.

Tous les conjurés répétèrent: A genoux! à genoux! et donnèrent l'exemple au peuple qui les imita en silence.

— Nous pouvons mieux voir ses mouvemens à présent, dit tout bas Gondi à Montrésor; levez-vous; que fait-il?

— Il est arrêté et parle de notre côté, en nous saluant; je crois qu'il nous reconnoît.

Le silence le plus profond régnoit sur la foule immense; on eût entendu les ailes du moucheron des fleuves, le souffle du moindre vent ou le passage des grains de poussière qu'il soulève; mais l'air étoit calme, le soleil brillant, le ciel bleu. Tout le peuple écoutoit. On étoit proche de la place des Terreaux;

on entendit des coups de marteau sur des planches , puis la voix de Cinq-Mars.

Un jeune chartreux avança sa tête pâle entre deux gardes ; tous les conjurés se levèrent au-dessus du peuple à genoux ; chacun d'eux portant la main à sa ceinture ou dans son sein , et serrant de près le soldat qu'il devoit poignarder.

— Que fait-il ? dit le chartreux ; a-t-il son chapeau sur la tête ?

— Il jette son chapeau à terre loin de lui , dit paisiblement l'arquebusier qu'il interrogeoit.

CHAPITRE XXVI.



La fête.

On l'entraîne..... triste et parée.

ÉMILE DESCHAMPS, *la Nœce d'Elmance.*

Le jour même du cortège sinistre de Lyon, et durant les scènes que nous venons de voir, une fête magnifique se donnoit à Paris, avec tout le luxe et le mauvais goût du temps. Le puissant Cardinal avoit voulu remplir à la fois de ses pompes les deux premières villes de France.

Sous le nom d'ouverture du Palais.

Cardinal, on annonça cette fête donnée au Roi et à toute la cour. Maître de l'empire par la force, il voulut encore l'être des esprits par la séduction, et las de dominer, il espéra plaire. La tragédie de *Mirame* alloit être représentée dans une salle construite exprès pour ce grand jour. Ce qui éleva les frais de cette soirée, dit Pélisson, à trois cent mille écus.

La garde entière du premier ministre (1) étoit sous les armes; ses quatre compagnies de mousquetaires et de gens-d'armes étoient rangées en baie sur les vastes escaliers et à l'entrée des longues galeries du Palais-Cardinal (2).

(1) Le Roi donna au Cardinal, en 1626, une garde de deux cents arquebusiers; en 1652, quatre cents mousquetaires à pied; en 1658, deux compagnies de gens-d'armes et de cheval-légers furent formées par lui.

(2) Il avoit donné au Roi, sous réserve d'usufruit durant sa vie, ce palais avec ses dépendances, comme aussi sa magnifique chapelle de dix-neuf, son grand

Ce brillant *Pandémonium*, où les péchés mortels ont un temple à chaque étage, n'appartint ce jour-là qu'à l'orgueil, qui l'occupoit du haut en bas. Sur chaque marche étoit posté l'un des arquebussiers de la garde du Cardinal, tenant une torche à la main et une longue carabine dans l'autre ; la foule de ses gentilshommes circuloit entre ces candélabres vivans, tandis que dans le grand jardin, entouré d'épais marronniers remplacés aujourd'hui par les arcades, deux compagnies de chevau-légers à cheval, le mousquet au poing, se tenoient prêtes au premier ordre et à la première crainte de leur maître.

Le Cardinal, porté et suivi par ses

buffet d'argent ciselé, pesant trois mille marcs, et son grand diadème en forme de cœur, pesant plus de vingt carats : M. de Chavigny accepta cette donation pour le Roi.

(*Hist. de F. Joseph*.)

trente-huit pages, vint se placer dans sa loge tendue de pourpre, en face de celle où le Roi étoit couché à demi, derrière des rideaux verts qui le préservoient de l'éclat des flambeaux. Toute la cour étoit entassée dans les loges, et se leva lorsqu'il parut; la musique commença une ouverture brillante, et l'on ouvrit le parterre à tous les hommes de la ville et de l'armée qui se présentèrent. Trois flots impétueux de spectateurs s'y précipitèrent, et le remplirent en un instant; ils étoient debout et tellement pressés, que le mouvement d'un bras suffisoit pour causer sur toute la foule le balancement d'un champ de blé. On vit tel homme dont la tête décrivait ainsi un cercle assez étendu, comme celle d'un compas, sans que ses pieds eussent quitté le point où ils étoient fixés, et on emporta quelques jeunes gens évanouis. Le ministre,

contre sa coutume , avança sa tête décharnée hors de sa tribune , et salua l'assemblée d'un air qui vouloit être gracieux. Cette grimace n'obtint de réponse qu'aux loges ; le parterre fut silencieux. Richelieu avoit voulu montrer qu'il ne craignoit pas le jugement public pour son ouvrage , et avoit permis que l'on introduisît sans choix tous ceux qui se présenteroient. Il commençoit à s'en repentir , mais trop tard. En effet , cette impartiale assemblée fut aussi froide que la *tragédie-pastorale* l'étoit elle-même : en vain les *bergères* du théâtre , couvertes de pierrieres , exhaussées sur des talons rouges , et portant du bout des doigts des houlettes ornées de rubans , et suspendant des guirlandes de fleurs sur leurs robes que soulevoient les *vertugadins* , se mouvoient d'amour en longues tirades de deux cents vers langoureux ; en vain

des amans parfaits (car c'étoit le beau idéal de l'époque) se laissoient dépérir de faim dans un antre solitaire , et déploreroient leur mort avec emphase , en attachant à leurs cheveux des rubans de la couleur favorite de leur belle ; en vain les femmes de la cour donnoient des signes de ravissement , penchées au bord de leurs loges ; et tentoient même l'évanouissement le plus flatteur ; le mort par terre ne donnoit d'autre signe de vie que le balancement perpétuel des têtes noires à longs cheveux . Le Cardinal mordoit ses lèvres et faisoit le distrait pendant le premier acte et le second ; le silence avec lequel s'écoulèrent le troisième et le quatrième ; fit une telle blessure à son cœur paternel , qu'il se fit soulever à demi hors de son balcon , et , dans cette incommode et ridicule attitude , faisoit signe à ses amis de la cour de remarquer les plus

beaux endroits, et donnoit le signal des applaudissemens ; on y répondoit de quelques loges, mais l'impassible parterre étoit plus silencieux que jamais ; laissant la scène se passer entre le théâtre et les régions supérieures, il s'obstinait à demeurer neutre. Le maître de l'Europe et de la France, jetant alors un regard de feu sur ce petit amas d'hommes qui osoient ne pas admirer son œuvre, sentit dans son cœur le vœu de Néron, et pensa un moment combien il seroit heureux qu'il n'y eût là qu'une tête.

Tout à coup cette masse noire et immobile s'anima, et des salves interminables d'applaudissemens éclatèrent ; au grand étonnement des loges, et surtout du ministre. Il se pencha, saluant avec reconnaissance ; mais il s'arrêta en remarquant que les battemens de mains interrompoient les acteurs toutes les

fois qu'ils vouloient recommencer. Le Roi fit ouvrir les rideaux de sa loge, fermés jusque là, pour voir ce qui excitoit tant d'enthousiasme; toute la cour se pencha hors des colonnes. On aperçut alors, dans la foule des spectateurs assis sur le théâtre, un jeune homme humblement vêtu, qui venoit de se placer avec peine; tous les regards se portoient sur lui. Il en paroïsoit fort embarrassé, et cherchoit à se couvrir de son petit manteau noir trop court : *Le Cid ! le Cid !* cria le parterre ne cessant d'applaudir. Corneille effrayé se sauva dans les coulisses, et tout tomba dans le silence.

Le Cardinal, hors de lui, fit fermer les rideaux de sa loge, et se fit emporter dans ses galeries.

Ce fut là que s'exécuta une autre scène préparée dès long-temps par les soins de Joseph qui avoit sur ce point

endoctriné les gens de sa suite avant de quitter Paris. Le cardinal Mazarin s'écriant qu'il étoit plus prompt de faire passer Son Éminence par une longue fenêtre vitrée qui ne s'élevoit qu'à deux pieds de terre, et conduisoit de sa loge aux appartemens, la fit ouvrir, et les pages y firent passer le fauteuil. Aussitôt cent voix s'élevèrent pour dire et proclamer l'accomplissement de la grande prophétie de Nostradamus. On se disoit à demi-voix : le *bonnet rouge*, c'est Monseigneur ; *quarante onces*, c'étoit Cinq-Mars ; tout *finira*, c'étoit de Thou : quel heureux coup du ciel ! Son Éminence règne sur l'avenir comme sur le présent !

Il s'avançoit ainsi sur son trône ambulante dans de longues et resplendissantes galeries, écoutant ce doux murmure d'une flatterie nouvelle ; mais insensible à ce bruit des voix qui divini-

soient son génie, il eût donné tous leurs propos pour un seul mot, un seul geste de ce public immobile et inflexible, quand même ce mot eût été un cri de haine; car on étouffe des clameurs, mais comment se venger du silence? On empêche un peuple de frapper, mais qui l'empêchera d'attendre? Poursuivi par le fantôme importun de l'opinion publique, le sombre ministre ne se crut en sûreté qu'arrivé au fond de son palais, au milieu de sa cour tremblante et flatteuse, dont les adonations lui firent bientôt oublier que quelques hommes avoient osé ne pas l'admirer. Il se fit placer comme un roi au milieu de ses vastes appartemens, et regardant autour de lui, se mit à compter attentivement les hommes puissans et soumis qui l'entouroient; il les compta et s'admira. Les chefs de toutes les grandes familles, les princes de l'Église, les prés-

siens de tous les parlements, les gouverneurs des provinces, les maréchaux et les généraux en chef des armées, le nonce, les ambassadeurs de tous les royaumes, les députés et les sénateurs des républiques, étoient immobiles, soumis et rangés autour de lui, comme attendant ses ordres. Plus un regard qui osât soutenir son regard, plus une parole qui osât s'élever sans sa volonté, plus un projet qu'on osât former dans le repli le plus secret du cœur, plus une pensée qui ne procédât de la sienne. L'Europe muette l'écoutoit par représentans. De loin en loin il élevoit une voix impérieuse; et jetoit une parole satisfaite au milieu de ce cercle pompeux, comme un denier dans la foule des pauvres. On pouvoit alors reconnaître à l'orgueil qui s'allumoit dans ses regards, et à la joie de sa contenance, celui des princes sur qui venoit de tom-

ber une telle faveur ; celui-là se trouvoit même transformé tout à coup en un autre homme , et sembloit avoir fait un pas subit dans la hiérarchie des pouvoirs , tant on entouroit d'adorations inespérées et de soudaines caresses ce fortuné courtisan , dont le Cardinal n'apercevoit pas même le bonheur obscur. Le frère du Roi et le duc de Bouillon étoient debout dans la foule d'où le ministre ne daigna pas les tirer ; seulement il affecta de dire qu'il seroit bon de démanteler quelques places fortes , parla longuement de la nécessité des pavés et des quais dans les rues de Paris , et dit en deux mots à Turenne qu'on pourroit l'envoyer à l'armée d'Italie ; près du prince Thomas , pour chercher son bâton de maréchal.

Tandis que Richelieu ballottoit ainsi dans ses mains puissantes les plus grandes et les moindres choses de l'Europe au

milieu d'une fête bruyante, dans son magnifique palais, on avertissoit la Reine au Louvre, que l'heure étoit venue de se rendre chez le Cardinal où le Roi l'attendroit après la tragédie. La sérieuse Anne d'Autriche n'assistoit à aucun spectacle, mais n'avoit pu refuser la fête du premier ministre. Elle étoit dans son oratoire, prête à partir et couverte de perles, sa parure favorite; debout près d'une grande glace avec Marie de Mantoue, elle se plaisoit à terminer de sa main la toilette de la jeune duchesse qui, vêtue d'une longue robe rose, contemploit elle-même avec attention, mais un peu d'ennui et un air boudeur, l'ensemble de sa toilette.

La Reine considéroit son propre ouvrage dans Marie, et plus troublée qu'elle, songeoit avec crainte au moment où cesseroit cette éphémère tranquillité, malgré la profonde connois-

sance qu'elle avoit du caractère sensible mais léger de Marie. Depuis la conversation de Saint-Germain, depuis la lettre fatale, elle n'avoit pas quitté un seul instant la jeune princesse, et avoit donné tous ses soins à conduire son esprit dans la voie qu'elle avoit tracée d'avance; car le trait le plus prononcé du caractère d'Anne d'Autriche étoit une invincible obstination dans ses calculs, auxquels elle eût voulu soumettre tous les événemens et toutes les passions avec une exactitude géométrique; et c'est sans doute à cet esprit positif et sans mobilité que l'on doit attribuer tous les malheurs de sa régence. La sinistre réponse de Cinq-Mars, son arrestation, son jugement, tout avoit été caché à la princesse Marie, dont la faute première, il est vrai, avoit été un mouvement d'amour-propre et un instant d'oubli. Cependant la Reine étoit bonne,

et étoit amèrement repentie de sa précipitation à écrire de si décisives paroles dont les conséquences avoient été si graves, et tous ses efforts avoient tendu à en atténuer les suites. En envisageant son action dans ses rapports avec le bonheur de la France, elle s'applaudissoit d'avoir étouffé ainsi, tout à coup, le germe d'une guerre civile qui eût ébranlé l'État jusque dans ses fondemens ; mais lorsqu'elle s'approchoit de sa jeune amie et considéroit cet être charmant qu'elle brisoit dans sa fleur, et qu'un vieillard sur un trône ne dédommageroit pas de la perte qu'elle avoit faite pour toujours ; quand elle songeoit à l'entier dévouement, à cette totale abnégation de soi-même qu'elle venoit de voir dans un jeune homme de vingt-deux ans, d'un si grand caractère et presque maître du royaume, elle plaînoit Marie, et admiroit da

fond de l'âme l'homme qu'elle avoit si mal jugé.

Elle auroit voulu du moins faire connoître tout ce qu'il valoit à celle qu'il avoit tant aimée , et qui ne le savoit pas ; mais elle espéroit encore en ce moment que tous les conjurés réunis à Lyon parviendroient à le sauver , et, une fois le sachant en pays étranger , elle pourroit alors tout dire à sa chère Marie.

Quant à celle-ci , elle avoit d'abord redouté la guerre ; mais entourée des gens de la Reine qui n'avoient laissé parvenir jusqu'à elle que les nouvelles dictées par cette princesse , elle avoit su ou cru savoir que la conjuration n'avoit pas eu d'exécution ; que le Roi et le Cardinal étoient d'abord revenus à Paris presque ensemble ; que MONSIEUR , éloigné quelque temps , avoit reparu à la cour ; que le duc de Bouil-

lon, moyennant la cession de Sedan, étoit aussi rentré en grâce, et que si le grand-écuyer ne paroissoit pas encore, le motif en étoit la haine plus prononcée du Cardinal contre lui, et la grande part qu'il avoit dans la conjuration. Mais le simple bon sens et le sentiment naturel de la justice disoient assez que, n'ayant agi que sous les ordres du frère du Roi, son pardon devoit suivre celui de ce prince. Tout avoit donc calmé l'inquiétude première de son cœur, tandis que rien n'avoit adouci une sorte de ressentiment orgueilleux qu'elle avoit contre Cinq-Mars, assez indifférent pour ne pas lui faire savoir le lieu de sa retraite, ignoré de la Reine même et de toute la cour, tandis qu'elle n'avoit songé qu'à lui, disoit-elle. Depuis deux mois, d'ailleurs, les bals et les carrousels s'étoient si rapidement succédé, et tant de *devoirs* impérieux

l'avoient entraînée , qu'il lui restoit à peine, pour s'attrister et se plaindre, le temps de sa toilette où elle étoit presque seule. Elle commençoit bien chaque soir cette réflexion générale sur l'ingratitude et l'inconstance des hommes, pensée profonde et nouvelle, qui ne manque jamais d'occuper la tête d'une jeune personne à l'âge du premier amour ; mais le sommeil ne lui permettoit jamais de l'achever, et la fatigue de la danse fermoit ses grands yeux noirs avant que ses idées eussent trouvé le temps de se classer dans sa mémoire, et de lui présenter des images bien nettes du passé. Dès son réveil, elle se trouvoit entourée des jeunes princesses de la cour, et, à peine en état de paraître, elle étoit forcée de passer chez la Reine, où l'attendoient les éternels, mais moins désagréables hommages du prince Palatin ; les Polo-

nais avoient eu le temps d'apprendre à la cour de France cette réserve mystérieuse et ce silence éloquent qui plaisent tant aux femmes, parcequ'ils accroissent l'importance des secrets toujours cachés, et rehaussent les êtres que l'on respecte assez pour ne pas oser même souffrir en leur présence. On regardoit Marie comme accordée au roi Uladislav, et elle-même, il faut le confesser, s'étoit si bien faite à cette idée, que le trône de Pologne, occupé par une autre reine, lui eût paru une chose monstrueuse : elle ne voyoit pas avec bonheur le moment d'y monter, mais avoit cependant pris possession des hommages qu'on lui rendoit d'avance. Aussi, sans se l'avouer à elle-même, exagéroit-elle beaucoup les prétendus torts de Cinq-Mars, que la Reine lui avoit dévoilés à Saint-Germain.

— Vous êtes fraîche comme les roses de ce bouquet, dit la Reine; allons, ma chère enfant, êtes-vous prête? Quel est ce petit air boudeur? Venez, que je referme cette boucle d'oreille... N'aimez-vous pas ces topazes? Voulez-vous une autre parure?

— Oh! non, Madame, je pense que je ne devrois pas me parer, car personne ne sait mieux que vous combien je suis malheureuse. Les hommes sont bien cruels envers nous!

Je réfléchis encore à tout ce que vous m'avez dit, et tout m'est bien prouvé actuellement. Oui, il est bien vrai qu'il ne m'aimoit pas; car, enfin, s'il m'avoit aimée, d'abord il eût renoncé à une entreprise qui me faisoit tant de peine, comme je le lui avois dit; je me rappelle même, ce qui est bien plus fort, ajouta-t-elle d'un air important et même solennel, que je lui dis qu'il seroit rebelle;

oui, Madame, *rebelle*, je le lui dis à Saint-Eustache. Mais je vois que Votre Majesté avoit bien raison ; je suis bien malheureuse ; il avoit plus d'ambition que d'amour. Ici une larme de dépit s'échappa de ses yeux et roula vite et seule sur sa joue comme une perle sur une rose.

Oui, c'est bien certain,... continua-t-elle en attachant ses bracelets ; et la plus grande preuve, c'est que depuis deux mois qu'il a renoncé à son entreprise (comme vous m'avez dit que vous l'aviez fait sauver), il auroit bien pu me faire savoir où il s'est retiré. Et moi, pendant ce temps-là, je pleurois, j'implorais toute votre puissance en sa faveur ; je m'indignois un mot qui m'apprit une de ses actions ; je ne pensois qu'à lui ; et encore à présent, je refuse tous les jours le trône de Pologne ; parceque je veux prouver jusqu'à la

fin que je suis constante, que vous-même ne pouvez me faire manquer à mon attachement; bien plus sérieux que le sien, et que nous valons mieux que les hommes; mais du moins je crois que je puis bien aller ce soir à cette fête, puisque ce n'est pas un bal.

— Oui, oui, ma chère enfant, venez vite, dit la Reine, voulant faire cesser ce langage enfantin qui l'affligeoit, et dont elle avoit causé les erreurs ingénues; venez, vous verrez l'union qui règne entre les Princes et le Cardinal, et nous apprendrons peut-être quelques bonnes nouvelles.

Elles partirent.

Lorsque les deux Princesses entrèrent dans les longues galeries du Palais-Cardinal, elles furent reçues et saluées froidement par le Roi et le ministre, qui, entourés et pressés par une foule de courtisans silencieux, jouoient aux

échecs sur une table étroite et basse. Toutes les femmes qui entrèrent avec la Reine, ou après elle, se répandirent dans les appartemens, et bientôt une musique fort douce s'éleva dans l'une des salles, comme un accompagnement à mille conversations particulières qui s'engagèrent autour des tables de jeu.

Après de la Reine passèrent en sautant deux jeunes et nouveaux mariés, l'heureux Chabot et la belle duchesse de Rohan; ils sembloient éviter la foule, et chercher à l'écart le moment de se parler d'eux-mêmes. Tout le monde les accueilloit en souriant, et les voyoit avec envie : leur félicité se lisoit sur le visage des autres autant que sur le leur.

Maries les suivit des yeux : Ils sont heureux, pourtant, dit-elle à la Reine, se rappelant le blâme que l'on avoit voulu jeter sur eux.

Mais, sans lui répondre, Anne d'Au-

triche, craignant que, dans la foule, un mot inconsideré ne vint apprendre quelque funeste événement à sa jeune amie, se plaça derrière le Roi avec elle. Bientôt MONSIEUR, le prince Palatin et le duc de Bouillon vinrent lui parler d'un air libre et enjoué. Cependant le second jetant sur Marie un regard sévère et scrutateur, lui dit : « Madame la » princesse, vous êtes ce soir d'une » beauté et d'une gaieté surprenantes. »

Elle fut interdite de ces paroles et de le voir s'éloigner d'un air sombre ; elle parla au duc d'Orléans, qui ne répondit pas, et sembla ne pas entendre. Marie regarda la Reine, et crut remarquer de la pâleur et de l'inquiétude sur ses traits. Cependant personne n'osoit approcher le ministre qui méditoit lentement ses coups d'échecs ; Mazarin seul, appuyé sur le bras de son fauteuil, et suivant les coups avec une

attention servile, faisoit des gestes d'admiration toutes les fois que le Cardinal avoit joué. L'application sembla dissiper un moment le nuage qui couvroit le front du ministre; il venoit d'avancer une *tour* qui mettoit *le roi* de Louis XIII dans cette fausse position qu'on nomme *pat*, situation où ce roi d'ébène, sans être attaqué personnellement, ne peut cependant ni reculer ni avancer dans aucun sens. Le Cardinal, levant les yeux, regarda son adversaire, et se mit à sourire d'un côté des lèvres seulement, ne pouvant peut-être s'interdire un secret rapprochement. Puis, en voyant les yeux éteints et la figure mourante du prince, il se pencha à l'oreille de Mazarin, et lui dit :

— Je crois, ma foi, qu'il partira avant moi; il est bien changé.

En même temps, il lui prit une longue, et vifante toux; souvent il sentoit en-

lui cette douleur aiguë et persévérante; à cet avertissement sinistre il porta à sa bouche un mouchoir qu'il en retira sanglant; mais, pour le cacher, il le jeta sous la table, et sourit, en regardant sévèrement autour de lui, comme pour défendre l'inquiétude.

Louis XIII, parfaitement insensible, ne fit pas le plus léger mouvement, et rangea ses pièces pour une autre partie avec une main décharnée et tremblante. Ces deux mourans sembloient tirer au sort leur dernière heure.

En cet instant, une horloge sonna minuit. Le Roi leva la tête :

— Ha! ha! dit-il, ce matin, à la même heure, M. le Grand a passé un mauvais moment.

Un cri peçant partit auprès de lui; il frémit, et se jeta de l'autre côté, renversant le jeu. Marie de Mantoue, sans connoissance, étoit dans les bras

de la Reine ; celle-ci pleurant amèrement, dit à l'oreille du Roi :

— Ah ! Sire, vous avez une hache à deux tranchans.

Elle prodiguoit ensuite des soins et des baisers maternels à la jeune princesse, qui, entourée de toutes les femmes de la cour, ne revint de son évanouissement que pour verser des torrens de larmes. Sitôt qu'elle rouvrit les yeux :

— Hélas ! oui, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche ; ma pauvre enfant, vous êtes reine de Pologne.

- Il est arrivé souvent que le même événement qui faisoit couler des larmes dans le palais des rois a répandu l'allégresse au dehors ; car le peuple croit toujours que la joie habite avec les fêtes. Il y eut cinq jours de réjouissances pour le retour du ministre , et chaque soir , sous les fenêtres du Palais-Cardinal et sous celles du Louvre , se pressoient les habitans de Paris ; les dernières émeutes les avoient pour ainsi dire mis en goût pour les mouvemens publics. Ils couroient d'une rue à l'autre avec une curiosité quelquefois insultante et hostile, tantôt marchant en processions silencieuses , tantôt poussant de longs éclats de rire, ou des huées prolongées

dont on ignoroit le sens. Des bandes de jeunes hommes se battoient dans les carrefours , et dansoient en rond sur les places publiques , comme pour manifester quelque espérance inconnue de plaisir et quelque joie insensée qui serroit le cœur. Il étoit remarquable que le silence le plus triste régnoit justement dans les lieux que les ordres du ministre avoient préparés pour les réjouissances , et que l'on passoit avec dédain devant les façades illuminées de son palais. Si quelques voix s'élevoient, c'étoit pour lire et relire sans cesse avec ironie les légendes et les inscriptions dont l'idiote flatterie de quelques écrivains obscurs avoit entouré les portraits du ministre. L'une de ces images étoit gardée par des arquebusiers qui ne la garantissoient pas des pierres que lui lançoient de loin des mains inconnues. Elle représentoit le Cardinal gé-

néralissime portant un casque entouré de lauriers. On lisoit au-dessous :

(1) Grand duc ! c'est justement que la France t'honore ;
Ainsi que le dieu Mars dans Paris on t'adore.

Ces belles choses ne persuadoient pas au peuple qu'il fût heureux, et en effet il n'adoroit pas plus le Cardinal que le dieu Mars, mais il acceptoit ses fêtes à titre de désordre. Tout Paris étoit en rumeur, et des hommes à longue barbe, portant des torches, des pots remplis de vin, et des verres d'é-tain qu'ils choquoient à grand bruit, se tenoient sous le bras, et chantoient à l'unisson, avec des voix rudes et grossières, une ancienne ronde de la Ligue :

(2) Reprenons la danse,
Allons, c'est assez !

(1) Cette gravure existe encore.

(2) Chant des guerres civiles. (Voyez Mém. de la Ligue.)

Le printemps commence,
Les Rois sont passés.

Prenons quelque trêve,
Nous sommes lassés ;
Les Rois de la fève
Nous ont harassés.

Allons, Jean-du-Magne,
Les Rois sont passés....

Les bandes effrayantes qui hurloient ces paroles traversèrent les quais et le Pont-Neuf, froissant contre les hautes maisons qui le couvroient alors, quelques bourgeois paisibles attirés par la curiosité. Deux jeunes gens enveloppés dans des manteaux furent jetés l'un contre l'autre, et se reconnurent à la lueur d'une torche placée au pied de la statue de Henri IV, nouvellement élevée, sous laquelle ils se trouvoient.

— Quoi ! encore à Paris, Monsieur, dit Cornéille à Milton ; je vous croyois à Londres.

— Entendez-vous ce peuple, Monsieur, l'entendez-vous ? quel est ce refrain terrible :

Les Rois sont passés ?

Ce n'est rien encore, Monsieur ; faites attention à leurs propos.

— Le parlement est mort, disoit l'un des hommes, les seigneurs sont morts ; dansons, nous sommes les maîtres ; le vieux Cardinal s'en va, il n'y a plus que le Roi et nous.

— Entendez-vous ce misérable, Monsieur ? reprit Corneille ; tout est là, toute notre époque est dans ce mot.

— Eh quoi ! est-ce là l'œuvre de ce ministre que l'on appelle grand parmi vous, et même chez les autres peuples ? Je ne comprends pas cet homme.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, lui répondit Corneille ; mais avant cela, écoutez la fin de cette lettre que j'ai re-

que aujourd'hui. Approchons-nous de cette lanterne, sous la statue du feu Roi. Nous sommes seuls, la foule est passée, écoutez :

« ... C'est par l'une de ces impré-
 » voyances qui empêchent l'accomplis-
 » sement des plus généreuses entrepri-
 » ses, que nous n'avons pu sauver
 » MM. de Cinq-Mars et de Thou. Nous
 » eussions dû penser que, préparés à
 » la mort par de longues méditations,
 » ils refuseroient nos secours; mais
 » cette idée ne vint à aucun de nous;
 » dans la précipitation de nos mesures,
 » nous fîmes encore la faute de nous
 » trop disséminer dans la foule, ce qui
 » nous ôta le moyen de prendre une
 » résolution subite. J'étois placé pour
 » mon malheur près de l'échafaud, et
 » je vis s'avancer, jusqu'au pied, nos
 » malheureux amis qui soutenoient le

• pauvre abbé Quillet destiné à voir
 • mourir son élève qu'il avoit vu naître.
 • Il sanglotoit et n'avoit que la force
 • de baiser les mains des deux amis.
 • Nous nous avançâmes tous, prêts à
 • nous élancer sur les gardes au signal
 • convenu; mais je vis avec douleur
 • M. de Cinq-Mars jeter son chapeau
 • loin de lui d'un air de dédain. On avoit
 • remarqué notre mouvement, et la
 • garde catalane fut doublée autour de
 • l'échafaud. Je ne pouvois plus voir,
 • mais j'entendois pleurer; bientôt pa-
 • rut au-dessus des têtes du peuple le
 • jeune et brillant Cinq-Mars, debout
 • sur les planches à côté du bourreau;
 • il salua gracieusement autour de lui,
 • et s'agenouilla. J'aperçus les deux
 • mains tremblantes du vieux abbé qui
 • élevoient un crucifix devant ses yeux;
 • tout à coup, une voix claire et pure
 • comme celle d'un ange, entonna l'ave-

• *maris Stella* , répété par le peuple ;
• je reconnus la voix de M. de Thou ,
• qui attendoit au pied de l'échafaud ;
• je vis s'élever une hache , je détournai
• la tête , et je tombai à genoux . Un cri
• effroyable de tout le peuple m'avertit
• qu'il n'étoit plus . J'eus encore la force ,
• heureusement , de penser à son âme
• et de commencer une prière pour lui ;
• je la mélois avec la prière que j'en-
• tendois prononcer à haute voix au
• pieux de Thou . Je me relevai et le vis
• s'élançer sur l'échafaud . Serrant un
• crucifix d'ivoire sur sa poitrine avec
• passion , il monta les degrés comme
• si son âme eût emporté son corps vers
• le ciel ; puis , s'agenouillant , il baïsa
• le sang de Cinq-Mars comme celui
• d'un martyr , et devint plus martyr
• encore lui-même . Je ne sais si Dieu
• voulut lui accorder cette grâce ; mais
• je vis avec horreur le bourreau , ef-



» frayé sans doute du premier coup
» qu'il avoit porté, le frapper sur le
» haut de la tête où le malheureux jeune
» homme porta la main; le peuple poussa
» un long gémissement, et s'avança con-
» tre le bourreau; ce misérable tout
» troublé lui porta un second coup qui
» ne fit encore que l'écorcher et l'abat-
» tre sur le théâtre où l'exécuteur se
» roula avec sa victime pour l'achever.
» On ne vit plus rien alors, et les cris
» du peuple furent épouvantables. Un
» événement étrange l'effrayoit plus en-
» core que l'horrible spectacle. Le vieux
» domestique de M. de Cinq-Mars tenoit
» son cheval comme à un convoi funè-
» bre; il s'étoit arrêté au pied de l'écha-
» faud, et, semblable à un homme pa-
» ralysé, regarda son maître jusqu'à la
» fin, puis tout à coup, comme frappé
» de la même hache, tomba mort sous
» le coup qui avoit fait tomber la tête.

» Je vous écris à la hâte ces tristes
» détails à bord d'une galère de Gênes
» où Fontrailles, Gondi, d'Entraigues,
» Beauvau, Du Lude et tous les con-
» jurés, sommes retirés. Nous allons
» en Angleterre attendre que le temps
» ait délivré la France du tyran que
» nous n'avons pu détruire. J'abandonne
» pour toujours le service du lâche
» prince qui nous a trahis.

» MONTRÉSOR. »

Telle vient d'être, poursuit Corneille, la fin de ces deux jeunes gens que vous vîtes naguère si puissans. Leur dernier soupir a été celui de l'ancienne monarchie; il ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant; les grands et les sénats sont anéantis (1).

(1) On appeloit le parlement *sénat*. Il existe des lettres adressées à *Monseigneur de Harlay*, prince du sénat de Paris, et premier juge du royaume.

— Et voilà donc ce prétendu grand homme ! reprit Milton ; qu'a-t-il voulu faire ? Il veut donc créer des républiques dans l'avenir ; puisqu'il détruit les bases de votre monarchie ?

— Ne le cherchez pas si loin , dit Corneille ; il n'a voulu que régner jusqu'à la fin de sa vie. Il a travaillé pour le moment et non pour l'avenir ; il a continué l'œuvre de Louis XI.

L'Anglais se prit à rire.

— Je croyois , dit-il , je croyois que le vrai génie avoit une autre marche. Cet homme a ébranlé ce qu'il devoit soutenir , et on l'admire ! Je plains votre nation.

— Ne la plaignez pas , s'écria vivement Corneille ; un homme passe , mais un peuple se renouvelle. Celui-ci , Monsieur , est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre ; souvent

-son imagination l'égarera; mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres même, — d'où elle sortira peut-être.

Les deux jeunes et déjà grands hommes se proménoient en parlant ainsi sur cet emplacement qui sépare la statue de Henri IV de la place Dauphine, au milieu de laquelle ils s'arrêtoient un moment.

— Oui, Monsieur, poursuivit Corneille, je vois tous les soirs avec quelle vitesse une pensée généreuse retentit dans les cœurs français, et tous les soirs je me retire heureux de l'avoir vu. La reconnaissance prosterne les pauvres devant cette statue d'un bon Roi; qui sait quel autre monument élèveroit une autre passion auprès de celui-ci; qui sait jusqu'où l'amour de la gloire conduiroit notre peuple; qui sait si, nul lieu même où nous sommes, ne s'élé-

vera pas une pyramide arrachée à l'Orient ?

— Ce sont les secrets de l'avenir, dit Milton ; j'admire, comme vous, votre peuple passionné, mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je ne reconnois pas son esprit, quand je le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril ; et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible ! il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie ? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne vouloit que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout entier ? Je vais trouver un homme

qui n'a pas encore paru , et que je vois dominé par cette misérable ambition ; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell.

FIN.

THE
SOCIETY OF
MUSICIANS
OF GREAT BRITAIN
AND IRELAND
HAS THE HONOUR TO ANNOUNCE
THAT THE

LIST

OF THE
MEMBERS
OF THE SOCIETY
FOR THE YEAR
1911

NOTE.

1701

NOTE.

(Janvier 1829.)

D'après cette conviction énoncée en tête de l'ouvrage, qu'un roman n'est pas une chronique, et que sa *vérité* n'est

pas le *vrai* minutieux, les trois premières éditions de Cinq-Mars se sont écoulées nonchalamment et *dans leur simple appareil*, sans le moindre discours préliminaire ou explication sur l'époque. La troisième même a été privée sans pitié (1) de quelques anecdotes du xvii^e siècle, imprimées dans la seconde (2), aussi bien que d'une longue et scrupuleuse liste de mémoires du temps; l'auteur renonçant ainsi bénévolement et sans le moindre regret au mérite d'avoir lu à la lampe trois cents volu-

(1) In-8°, en 1828.

(2) In-18, en 1827.

mes et de manuscrits mal imprimés et mal écrits de toute façon, mérite qui pourtant n'est pas mince. Il peut d'ailleurs y avoir quelque grâce à ce qu'un roman ou un poème, monument d'une construction imaginative, se présente aux regards tout d'abord, et comme un palais isolé, sans l'avenue des Préfaces et l'issue des Notes.

Cependant, chaque renouvellement d'un livre est une occasion nouvelle de parler à son pays ; c'est une sorte de journal, dont les périodes sont lentes, mais dont les feuilles aussi ne s'envoient pas chaque soir. Pourquoi ne pas en user ? Cette espèce de gazette de bi-

bibliothèque qui eût tant d'influence lorsqu'elle surchargea les œuvres de Voltaire, ne pourra jamais servir qu'à peu de chose à la suite d'ouvrages aussi modestes que ce Roman, mais elle suivra la destinée de nos livres, lue avec eux, oubliée s'ils le sont. Cette note, par exemple, n'a pour but qu'une simple remarque sur les épigraphes qui furent placées dès le premier jour (il y a environ deux ans) en tête des chapitres de ce livre.

Rien n'est plus fait, peut-être, pour inspirer aux écrivains une modestie toute chrétienne, que la destinée de ces épigraphes. Quelques-unes ont été pu-

sées dans des œuvres fort en vogue et toutes resplendissantes de gloire en ces temps-là ; et plusieurs de ces œuvres sont déjà si parfaitement oubliées et si complètement mortes, que les vers ou passages isolés qui en ont été extraits ressemblent à ces flèches de clocher et à ces toits de maisons qui se montrent encore au-dessus d'une ville submergée ; tandis que d'autres vers qui furent tirés de livres alors inconnus, pourroient être comparés au contraire à ces pointes de roc, de sable et de gazon, qui s'élèvent d'avance au-dessus des nouvelles îles de la mer du Sud ; le reste de ces îles naissantes ne tarde pas

à les accompagner et à s'agglomérer autour des premiers promontoires, formant une vaste étendue de terres et de nouveaux aspects au milieu de l'Océan. Ainsi, parmi ces dernières épigraphes, se trouvait un vers, un seul, de M. Émile Deschamps; et autour de ce vers se sont élevées tout-à-coup ses spirituelles et rêveuses poésies, si allemandes, si espagnoles, et surtout si françaises, où l'épique a toujours quelque mot qui fait sourire, et la plaisanterie quelque trait qui attendait; où notre langue poétique, pure et brillante comme un prisme de cristal, se colore de toutes les nuances à la fois et conserve comme

lui la régularité sévère de sa forme.

On entrevoit alors sous l'eau ces campagnes fleuries qui viennent d'éclorre ; celles-là ne se flétriront pas. —

Le succès de cette prédiction est encourageant, et nous voudrions qu'il nous fût permis de citer aussi d'avance (cette année) quelques fragmens d'un ouvrage inconnu, d'une traduction en vers, plus que cela, en *poésie française*, noble, vigoureuse, amère, ironique, inspirée et pourtant presque littérale, de premier des poètes chrétiens, de *Dante Alighieri*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, presque ignorés de la France. Il falloit pour cet énorme travail s'être

fait presque Italien, avoir vécu dans la patrie de ce grand homme, avoir passé du lieu de sa naissance à celui de son exil, parler sa langue comme il la parloit; sentir le Christianisme, l'Italie et le XIII^e Siècle, l'Épopée tragique et la Satire Épique, comme l'auteur même de la *Divina-Comedia*. Cet homme s'est rencontré dans M. Antoni Deschamps. — *C'est donc quelqu'un des siens?* dirait-on: *Si ce n'est lui, c'est donc son frère?* Précisément, c'est son frère. Il faudra s'y faire, et se résoudre à reconnoître deux poètes dans une famille quand il y a telle nation qui n'en a pas un. On a dit du Dante qu'en s'élevant il s'élève

avec lui tout son siècle; puisse, lorsqu'elle paroîtra, cette traduction ou plutôt cette révélation, contribuer à *soulever* notre siècle jusqu'à l'amour de la poésie; il en a besoin.

63645614

CINQ-MARS,
OU
UNE CONJURATION

SOUS LOUIS XIII;

PAR LE COMTE

ALFRED DE VIGNY.

Quatrième édition,

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE ET DE NOTES,

TOME QUATRIÈME

IV

PARIS,

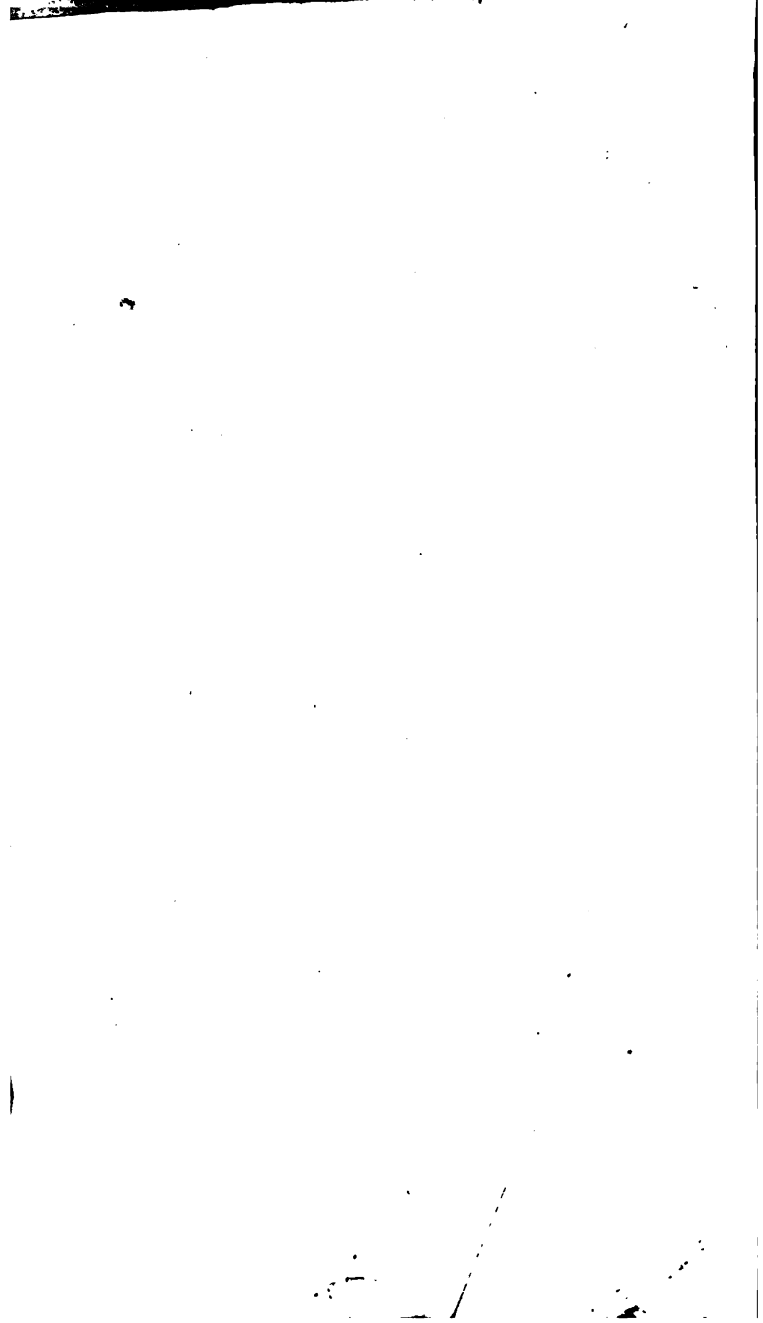
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1829.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEYARDIÈRE.

Vol. Fr. III. B. 95



772

ba.

ba.

SUITE DU PROSPECTUS DES ROMANS IRLANDAIS.

Boys, dans la *Bataille de la Boyne* (2^e livraison). Nous assistons à la grande guerre d'Irlande sous Jacques II, dans l'*Anglo-Irlandais*, dans le *Faux Monnoyeur*, dans le *Croppy*, etc., et enfin dans tous les ouvrages de M. Banim, nous acquérons la preuve que, comme sir Walter Scott, cet auteur habile a consacré sa plume et son immense talent à nous retracer

les évènements les plus importants des annales de son pays natal.

Cette collection, nous l'espérons, sera accueillie du public, comme l'ont été celles de Walter Scott, de Fenimore Cooper, de Horace Smith, de Vander Velde, de lady Morgan, de Zschokke, de Bronikowski, etc.

Titres des Ouvrages

Qui composeront les cinq premières Livraisons
DE LA COLLECTION DES ROMANS IRLANDAIS.

I^{re} Livraison. *CRONOQUE NA BILBOGE, ou les White-Boys*. 3 vol.

II^e Livraison. *LA BATAILLE DE LA BOYNE, ou Jacques II en Irlande*. 5 vol.

III^e Livraison. *L'ANGLO-IRLANDAIS*. 4 vol.

IV^e Livraison. *LA FAMILLE NOWLAN*. 4 vol.

V^e Livraison. *LE CROPPY, Histoire de 1798*. 4 vol.

N. B. Nous indiquerons ultérieurement les titres des Romans qui entreront dans les Livraisons VI^e et suivantes.

Il paraît une Livraison chaque mois : elle renferme un ouvrage complet, et se vend séparément.

